

HUGH AWTREY

La Presse
Anglo-Américaine
de Paris

Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat de l'Université
de Paris

PARIS
GRANGUILLOT & BURRI, IMPRIMEURS
25, Rue Bague, XV^e
— 1932 —

La
Presse Anglo-Américaine
de Paris



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552807_0058

THE LATEST TELEGRAMS OF THE DAY

PARIS: WEDNESDAY, JULY 18, 1888

PRICE 15 CENTIMES

COMTE DE LESSEPS INDIFERENT
TO POLITICAL STORMS

A meeting of the Shareholders of the Panama Canal was announced to take place yesterday afternoon at the Cirque d'Hiver, at which the Comte de Lessups in person was expected to make a statement of the financial situation. By three o'clock the circular benches were fairly filled with an earnest-looking and most respectable audience, including a blouse or two, and when M. de Lessups made his appearance he was heartily applauded. He ran down from the upper tier to the stand, which had been improvised op-

In the course of his statement about the Panama Canal, M. de Lencastre informed the shareholders that part of the works having been entrusted to American contractors, who

This declaration was received with great applause.

[SPECIAL CABLE TO THE MORNING NEWS.]

THE QUEEN'S HEALTH

STANLEY CHECKMATES DE BRAZZA

LONDON, July 17.—The *Standard's* *Times* correspondent telegraphs that he has had an interview with a gentleman who left Mr. Henry M. Stanley on May 1 in excellent health. Mr. Stanley was on the eve of start-

ANNEXING MEXICO

AN INTERESTING EXCURSION

SHORT DESPATCHES

A Railway Tunnel Falls In.

Mrs. Langtry visits the American Sunday School.

...to the... results in a special car.

his brother, E. Renshaw, by three sets to 2, thereby retaining the championship.

A New Line to Chicago

American Crop Outlook not Improv-

A Torpedo Boat that may Revolutionize

SPECIAL CABLE TO THE MORNING NEWS

Harvest Prospects in England.

Escapes from Turkish Brigades.

Wimbledon Winners.

Chandler certain of Defeat.

Jay Gould Paying the Westerns On

[SPECIAL CASE TO THE SCIENTIFIC NEWS]

ing the Western Union Telegraph Company
and by private agreement, the company
restored by decision of the court, that part
stock is legal. (Grand Jurors \$1,000,000)

Long Branch Alarmed by Burglar

New York, July 15.—The same gang of about a hundred robbers, to the extent of \$1,000,000 of property last season, has begun to again this summer. The outlaws are there armed and have formed an organization for protection.

President Arthur to Visit the W

New York, July 27.—President Arthur left the Yellowstone Park in August, season by General Sheridan, Mr. Robert Lincoln, S. West and others. He intends to visit the

phion and opening of the North American

1911

LONDON, July 17.—The Daily Telegraph co-

HUGH AWTREY

La Presse Anglo-Américaine de Paris

Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat de l'Université
de Paris

PARIS
GRANGUILLOT & BURRI, IMPRIMEURS
25, Rue Bague, XV^e
— 1932 —



I. — AVANT-PROPOS

Les journalistes britanniques et américains n'ont jamais étudié à fond l'évolution sur le sol français de la presse en langue anglaise, sujet qui comporte pourtant de multiples développements puisqu'il comprend l'histoire du lien amical qui rattache toujours plus étroitement les peuples français et anglo-saxons. Quelques écrivains français ont reconnu l'intérêt virtuel qu'il y aurait à étudier la transplantation en France des journaux étrangers, mais ils n'ont considéré cette question que superficiellement, comme curiosité accessoire à l'étude de leur propre presse. Personne n'a compilé la plus petite liste des publications qui sont nées et mortes depuis l'apparition à Paris de la première feuille de langue anglaise. L'extension prise par ces journaux pourrait donner matière à de nombreux volumes et analyses, car il y a là de quoi intéresser le journaliste, l'historien, le sociologue, l'économiste, le diplomate, le littérateur.

Le nombre des journaux qui ont germé, les uns pour prospérer pendant des années, les autres pour disparaître après une existence éphémère, s'élève à un total surprenant. Pour la plupart, les collections de ces publications sont aujourd'hui incomplètes; on n'a sur quelques-unes que des indications fort imparfaites de ce qu'elles étaient. Plusieurs éditeurs, soit par exigence politique, soit par une réserve difficile à comprendre, ont omis leurs noms des « manchettes » de leurs journaux. L'identité de beaucoup de collaborateurs paraît destinée à rester douteuse. L'insuffisance de la documentation relative à certains journaux qui ont paru vers la fin du xix^e siècle a été compensée en partie par les données orales de trois des plus anciens journa-

listes d'un quotidien américain publié à Paris, dont l'un travaillait depuis quarante-huit ans dans la capitale.

Cette étude n'aura pas la prétention de renfermer l'histoire détaillée de la presse anglo-américaine de Paris, ni même d'esquisser des biographies sommaires de tous ceux qui l'ont soutenue. Il sera pourtant utile de tracer brièvement le développement de ces journaux à partir du premier jusqu'à ceux d'aujourd'hui, pour que soient conservés au moins les faits essentiels relatifs à leur existence. Il en résultera un arrière-plan de faits qui devra servir d'orientation générale pour conduire au but ultime, qui est de déterminer en quoi consistent l'esprit fondamental et les tendances de ces journaux. Est-ce qu'ils ressemblent à ceux d'Angleterre et d'Amérique? Est-ce que ce sont tout simplement des journaux français écrits en anglais? Ou bien est-ce qu'ils appartiennent à une catégorie indépendante qui est alliée à toutes mais ne ressemble à aucune? Les colonnes des journaux actuels et de ceux d'il y a cent ans nous fourniront des témoignages concrets et jetteront un jour sur ces questions intéressantes qui se posent si facilement dans l'abstrait.

L'auteur doit une particulière gratitude à MM. les Conservateurs de la Bibliothèque Nationale, des Archives Nationales et des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, qui ont facilité les recherches destinées à la préparation de ce travail, et à M. Cestre, Professeur de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui a donné gracieusement ses conseils.

SA RAISON D'ETRE

*Comme de l'eau fraîche pour une personne altérée
Ainsi est une bonne nouvelle venant d'une terre lointaine,*

(PROVERBE.)

CHAPITRE PREMIER

La soif inextinguible de nouvelles est un phénomène commun à tous les peuples civilisés. Ses origines datent presque du premier jour où la race humaine a adopté la vie grégaire. Dès la naissance de l'instinct de vivre en troupe, l'individu commença d'une façon toute nouvelle à s'intéresser aux activités de ses associés. Le conteur de la place du marché, le troubadour et le trouvère errants, puis le colporteur de nouvelles, l'auteur de feuille d'information, le rédacteur de gazette et, finalement, après une lente évolution à travers les siècles, le grand faiseur de journaux modernes, tous ont exercé leur métier pour essayer d'étancher cette soif insatiable de leurs semblables. Le journaliste énergique a pénétré jusqu'au front de bataille, dans la jungle pestilentielle, aux hauteurs des montagnes et jusqu'aux champs glacés du Pôle Sud pour tenter de satisfaire le besoin universel de cette marchandise éphémère, intangible, mais si précieuse — les nouvelles du jour. C'est comme s'il dirigeait tous ses efforts vers la contradiction quotidienne du précepte paradoxal de Salomon : « Rien de nouveau sous le soleil. »

Si les nouvelles sont essentielles à la vie des hommes de toute race lorsqu'ils sont chez eux, entourés de leurs connaissances, c'est un besoin encore plus impérieux lorsqu'ils habitent un autre pays. Plus ils vont loin, plus s'avive leur besoin d'informations, car ils y trouvent alors les renseignements urgents qui leur sont nécessaires pour s'adapter au changement de milieu, pour transformer leurs anciennes habitudes et se faire de nouvelles opinions. La nouveauté et l'étrangeté du pays

d'adoption accentuent leur affinité pour celui qu'ils ont quitté (1).

L'Américain chez lui, à Kansas-City, dans le Missouri, qui suit avec régularité sa routine sociale et commerciale, n'a que rarement l'occasion de se rappeler qu'il n'est ni Français, ni Norvégien. Il tient pour établi qu'il a, en moyenne, une vie pareille à celle de ses voisins. Mais dès qu'il se trouve obligé de se conformer aux habitudes sociales et commerciales de Paris ou de Rotterdam, par exemple, il s'aperçoit immédiatement qu'il est Américain et non pas Français ou Hollandais. Le moindre contact affecte ses traditions. Peut-être aime-t-il mieux le nouveau goût de son café le matin, ou peut-être ne l'aime-t-il pas du tout. En tous cas il voit qu'il y a une différence. La même remarque s'applique inversement à l'Avignonnais qui s'installe à Chicago et, avec certaines modifications, au Londonien qui fait un séjour à Nice.

Le langage est la base naturelle de toute association humaine. Même en cas de tendances politiques opposées, les étrangers, n'importe où ils se rencontrent, sont liés inévitablement par la langue maternelle. Même les sourds-muets, qui ne peuvent se servir de la parole, deviennent tout de suite amis par la voie de leur silence gesticulatif mutuel. Chaque fois que les activités raciales ou nationalistes tournent autour du pivot d'un langage commun, on peut être certain qu'un groupe solide d'individus finira toujours par se former. Dès que ce noyau sera suffisamment dense pour s'organiser et se munir d'institutions fondamentales, on verra naître une église, une école, une société d'assistance mutuelle, souvent un théâtre, manifestations concrètes des besoins et des désirs communs. A côté de ces activités d'avant-garde, il en est une autre qui occupe invariablement une place importante. C'est la presse. Que ce soit une feuille périodique modeste ou un journal quotidien plus fastueux, il est presque certain que ses lecteurs le considéreront non seulement comme un complément agréable de leurs activités de groupe, mais aussi comme la réponse à un besoin véritable auquel rien d'autre ne satisfait. Non seulement cette feuille ou ce journal donnent satis-

(1) *The Immigrant Press and Its Control*, Robert E. Park (Harper and Brothers, New-York, 1922).

faction au désir d'expression dans la langue maternelle, mais ils interprètent également, du point de vue particulier de ces étrangers, les événements mondiaux.

La presse à Paris en langue anglaise, qui a maintenant presque 150 ans d'existence, doit ses origines aux causes générales et même universelles déjà indiquées. Les Anglais et les Américains qui résident de façon permanente dans la capitale représentent une colonie importante au point de vue social et commercial et, en un sens, politique et intellectuel. Quoique les lignes de démarcation ne se déterminent souvent que vaguement, cette « colonie linguale » se divise naturellement en deux groupes nationalistes à cause des différences politiques artificielles, et surtout à cause d'une divergence graduelle des traditions depuis la fin du XVIII^e siècle.

Depuis longtemps, ces « colons » ont vu leur nombre s'augmenter périodiquement d'une quantité toujours croissante de compatriotes de passage. De 1920 à 1930, les touristes ont débarqué par milliers à Cherbourg, au Havre, à Boulogne et à Calais (1). Presque sans exception, ces voyageurs britanniques et américains ont recours immédiatement aux journaux en langue anglaise pour se guider pendant leur séjour sur le continent. Le profit purement commercial qui en découle constitue un point d'appui capital pour le développement de cette presse. Bien que l'on ne puisse naturellement donner de chiffres positifs, il est indubitable que l'ensemble de cette catégorie de lecteurs représente un pouvoir d'achat supérieur à celui fourni par n'importe quelle liste d'abonnés des autres journaux de tirage semblable du monde entier. La nécessité où se trouvent les hommes d'affaires français et européens de faire appel à un organe approprié pour attirer sur leurs produits l'attention de cette classe importante

(1) 880.000 touristes britanniques et 200.000 touristes américains ont visité la France pendant l'année 1930, d'après les chiffres de la Chambre de Commerce américaine de Paris, publiés dans *Foreign Trade* (Paris, mars 1931). Le 15 juillet de cette même année, 13.000 personnes ont embarqué à New-York pour l'Europe sur neuf paquebots, ce qui a établi un record pour les départs d'un seul jour. En 1929, environ 220.000 Américains ont dépensé en France 200.000.000 de dollars (cinq milliards de francs) d'après les calculs de M. Gaston Gérard lorsqu'il était Haut-Commissaire du Tourisme. On estime, en outre, qu'en 1930 400.000 Américains habitaient en permanence à l'étranger.

d'acheteurs se traduit aussi en revenus qui assurent le succès financier de l'entreprise et permettent aux trois quotidiens actuels en langue anglaise de publier les plus grands journaux en France, à une exception près (1).

(1) *L'Intransigeant*, journal du soir, qui vient pourtant après le *New York Herald* en matière de lignage annuel (1930).

CHAPITRE II

SES ORIGINES (1792-1814)

La première tentative de journalisme en langue anglaise en France, dont on peut établir l'authenticité, n'avait pas la forme d'un journal comme on l'entend aujourd'hui. Elle représentait néanmoins l'emploi de l'imprimerie pour exposer un fait intéressant plus particulièrement les habitants d'origine britannique. C'était un in-plano publié en février ou en mars de l'année 1746 par les partisans de Charles-Edward, fils de Jacques Stuart, qui avait été connu des Jacobites sous le nom de Jacques III et sous celui du « vieux prétendant » par les Hanovriens.

Aidé par la France, le « jeune prétendant » fomenta une révolte des montagnards écossais dans l'espoir de regagner le trône refusé à son père. Après des succès d'ailleurs de courte durée, il fut obligé, aux derniers jours de janvier 1746, de lever le siège de Stirling Castle, « la clef des montagnes ». Il paraît évident que cette manœuvre souleva en France un certain mécontentement chez les amis du prince, car plusieurs semaines après on leur donna de cette retraite une explication royale (1). La feuille en question, qui n'exista qu'un jour, fut conçue par son « rédacteur » comme suit :

« Puisque certains ont paru surpris de la retraite de Son Altesse de *Stirling Castle* il convient à une personne qui y était présente d'en faire savoir au public les motifs et quoi qu'il puisse exister des raisons qu'il n'est pas encore temps d'exposer, ce

(1) Dont la date se trouve forcément avant le 16 avril 1746, puisque c'est là le jour de Culloden, la défaite du prince et la fin de l'invasion.

qui suit doit suffire à prouver à tous la nécessité de cette mesure (1). »

La suite se compose de trois paragraphes de circonlocutions journalistiques adroitement rédigées, qui s'efforcent de justifier la retraite en la donnant comme une manœuvre stratégique et qui s'occupent longuement du mauvais temps en Ecosse. Cet in-plano ne porte ni signature ni date mais il est hors de doute qu'il fut publié à Paris par des personnes de l'entourage du prince (2). Dans tous les cas, il ne constitue qu'un cas fortuit d'origine historique et il faut avancer d'un bond de presque un demi-siècle pour trouver le début véritable de la presse en langue anglaise de Paris.

La demande qui allait toujours augmentant de sources plus compétentes d'informations mondiales, surtout d'informations concernant l'Angleterre et l'Amérique, reçut de nouvelles impulsions, comme d'ailleurs la presse elle-même, par suite de la Révolution. Une colonie croissante anglo-américaine, dont une partie considérable était attirée à Paris par le nouvel ordre social, désirait naturellement être renseignée sur ce qui se passait dans son pays. La France elle-même s'intéressa de nouveau à ses relations avec les autres gouvernements, et on sait qu'elle avait une sympathie particulière pour l'Amérique qui était, elle aussi, une jeune république. Le résultat de ces impulsions fut d'abord la création de plusieurs journaux publiés en français par des Français et qui avaient pour spécialités les nouvelles d'Angleterre et d'Amérique. La première en date de ces publications est le *Journal du Soir, ou Moniteur Anglo-Français*, journal quotidien fondé le 19 mars 1791. Cette feuille était, avant tout, parisienne, et son article le plus important était toujours consacré à l'Assemblée Nationale. On réservait pourtant une colonne pour le « Bulletin de Londres », qui s'occupait parfois des événements qui avaient

(1) V. *Etat des Anglais, Ecosseis et Irlandais réfugiés à Paris*, par le marquis d'Eguilles. Fonds Stuarts, vol. 5, p. 144, Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

(2) Deux manifestes écrits en français furent lancés aux mois de juin et de juillet 1748, signés « Jacques R... » et adressés à « tous princes, potentats et puissances », protestant contre un traité de paix avant « la restauration de mes droits usurpés ». V. Fonds Stuarts, vol. 8, pp. 222-224, Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

eu lieu quinze jours auparavant. Malgré l'insuccès de ce précurseur après une existence de quatre mois, l'effort encouragea probablement d'autres éditeurs et inspira, l'année suivante, un projet encore plus hardi.

Le jeudi 28 mai 1792 est une date significative dans les annales de l'histoire du journalisme anglais. Selon toute apparence, c'est ce jour-là que fut lancé en France le premier journal en langue anglaise (1). Le *Paris Mercury and Continental Chronicle*, publié le lundi et le jeudi par M. Gueffier, libraire du quai des Augustins, et imprimé par Gillet et Cie, 1412, rue Notre-Dame-des-Champs (2), fit entendre sa voix dans le tumulte des harangues des journalistes déchaînés dans la capitale au commencement de la Première République. Il ne subsiste que trois numéros du journal (3), mais ceux-ci suffisent à retracer son caractère et ses opinions. Sa sympathie évidente pour le nouveau régime semble trop réelle pour laisser soupçonner que son attitude était dictée par des convenances politiques ou par l'opportunisme. On met en vedette une série d'articles intitulés : « L'Esprit de la Constitution française, ou l'Almanach du Bonhomme Gérard pour l'année 1792, qui est la troisième année de l'Ere de la Liberté; ouvrage couronné par la Société des Amis de la Constitution, chez les Jacobins, Paris ». Mais ce qui montre encore mieux les dispositions du *Mercury*, ce sont les petites phrases fortuites qui se trouvent dans sa colonne d'anecdotes :

« Sous l'ancien gouvernement et pendant l'administration de Calonne lorsque les paysans de France s'échinaient et mouraient de faim, pour satisfaire aux orgies et à la dissipation de la

(1) On ne trouve nulle part d'assertion positive qui confirme ou qui conteste le fait que c'est au *Mercury* qu'est dû l'honneur d'être le premier dans la carrière. Il paraîtrait pourtant raisonnable de le croire, étant donné qu'aucune indication contraire n'a été trouvée au cours des recherches faites à toutes les sources connues en France. La perte du premier numéro de ce journal est particulièrement déplorable, car il contenait probablement des indications sur la « position historique » de la publication. Il semble du reste improbable, pour des considérations purement politiques, qu'un journal en langue anglaise fût publiée en France avant la Révolution.

(2) Cette rue se termine aujourd'hui au numéro 129. On peut supposer qu'à cette époque-là elle était prolongée par ce qui s'appelle maintenant le boulevard de Port-Royal.

(3) Numéro 3, du 4 juin; N° 7, du 7 juin; N° 8, du 21 juin 1792.

cour, deux campagnards s'étaient rencontrés sur la place, à Valenciennes, et étaient en train d'admirer les vêtements de la statue du roi.

« — Il est bien habillé, dit l'un d'eux, mais le sculpteur a oublié de lui donner une paire de gants. Sa Majesté doit avoir froid aux mains, ce matin!

« — Froid aux mains! répond l'autre. Mais non, imbécile, ne les met-il pas toujours dans nos poches— »

Le *Mercury*, pourtant, rappelait souvent à ses lecteurs que le journal n'offrait pas seulement la discussion en anglais de questions françaises. On consacrait une ample place à des informations brèves, mais assez complètes, concernant l'Angleterre. Que ces informations fussent déjà vieilles bien avant d'arriver à Paris, c'était là sans doute un problème dont ces journalistes du XVIII^e siècle devaient chercher la solution, mais qu'ils furent forcés d'accepter enfin comme un handicap inhérent à leur profession, de par la force de la fatalité. Les cours du change et du marché des valeurs étaient considérés d'une importance capitale, malgré leur retard car le *Mercury* appelait l'attention sur ses *exceptional commercial services*. On trouve une indication amusante de ses sentiments britanniques dans la note éditoriale naïve qui précède une ode assez longue et d'une qualité très sujette à contestation :

« La muse britannique est également courtisée dans nos régions gauloises. Ce qui suit est la production d'une très jeune fille : le mérite que l'on y trouvera lui appartient entièrement — les défauts doivent être attribués à sa jeunesse et à son inexpérience. Elle possède, comme le lecteur s'en apercevra facilement, plus de goût que de critique, car elle n'a aucune connaissance d'Aristote, ni d'Horace parmi les anciens, ni même de Pope ou de Roscommon parmi les modernes. »

Il est impossible de dire si M. Gueffier était effectivement le directeur du *Mercury*. Il est possible qu'étant propriétaire d'une librairie spécialisée dans la vente des livres anglais, il ait créé le journal, accessoirement à ses autres affaires et qu'il ait appointé un journaliste pour remplir les fonctions d'éditeur. Que son nom soit français ne prouve pas forcément qu'il n'était pas Anglais. La phrase innocente « nos régions gauloises », déjà citée, pour-

rait donner lieu à penser que le *Mercury* était réellement français; mais ce serait baser une discussion sans issue sur ce qui n'est, en tout cas, qu'une figure de rhétorique.

On ignore également la date où ce premier journal cessa de paraître, mais il est douteux qu'il ait survécu après l'été de 1792. Le dernier numéro conservé celui du 21 juin, parut exactement trois mois avant la Convention Nationale et la proclamation de la Première République. La statistique démographique des feuilles françaises de cette époque orageuse révèle un total formidable de naissances et de disparitions, beaucoup de journaux d'un caractère violemment patriotique étant nés et enterrés dans la même journée. Par conséquent, l'existence passagère du *Mercury* n'indique pas qu'il fut absolument un insuccès. Le fait même qu'il existait démontre qu'il répondait à une nécessité.

The Argus, or London Review'd in Paris, le second journal anglais publié en France, est une curiosité historique et politique. Fondé au moment du Consulat et continué sous l'Empire, il parut pendant huit années consécutives. C'était un journal intelligent, énergique et bien administré, qui rivalisait d'initiative avec ses contemporains français. Il était typiquement anglais en tout, à une exception significative près: celle d'être carrément anglophobe. *The Argus* était un organe napoléonien qui jouissait évidemment de la faveur du Premier Consul, et plus tard de celle de l'Empereur. Toute la dernière partie de l'existence de cette feuille fut marquée par la guerre entre la France et l'Angleterre.

Lancé le 5 Brumaire de l'An XI (le 27 octobre 1802), *The Argus* paraissait trois fois par semaine (1) jusqu'à sa disparition au mois de juillet 1810. Le seul nom qui figure dans la « manchette » est celui de M. Ragot, qui avait un bureau dans la maison de son imprimeur, M. Cussac, 23, rue Croix-des-Petits-Champs. Une certaine confusion existe quant à l'identité du gérant-rédacteur. Un chirurgien de Londres, Sampson Perry, est considéré comme ayant rempli ces fonctions par la seule source qui fasse mention du journal (2). Il est possible que cette erreur

(1) Mardi, jeudi et samedi.

(2) *Encyclopædia Britannica*, vol. 19-20, p. 576, qui date incorrectement l'origine de l'*Argus* comme étant de 1809, et qui donne, d'autre part, l'impression de le croire, bien qu'à tort, le premier journal anglais publié en France.

soit due à la publication à Londres, en 1796, de *The Argus, or General Inspector of the Moral, Political and Commercial World*, dont le docteur Perry fut l'auteur (1). Il est vrai que le docteur Perry, appelé aussi capitaine Perry, vint à Paris en 1793, au temps de la Terreur, après avoir été inculpé en Angleterre de diffamation. Il se réunit avec un groupe révolutionnaire britannique de Paris, fut arrêté bientôt après et demeura quatorze mois en prison. Libéré en 1794, il fut emprisonné de nouveau dès son retour à Londres à cause de l'ancienne plainte en diffamation. On ne trouve nulle part d'indication positive qu'il soit revenu en France à un moment quelconque avant sa mort, en 1823, mais ce n'est pas absolument improbable. Dans tous les cas, l'*Argus*, le 17 Brumaire (le 8 novembre), moins de deux mois après sa fondation, cru devoir déclarer :

« Pour rendre justice à un homme qui est depuis longtemps sujet à la persécution politique et qui doit à la clémence de la présente administration anglaise sa libération d'un emprisonnement cruel, il nous semble de notre devoir de déclarer de la manière la plus positive que le capitaine Perry n'a absolument aucun rapport avec ce journal. »

Il y a tout lieu de croire à la vérité de cette simple déclaration. Malgré la situation particulière du journal vis-à-vis des autorités politiques le bon sens indique que Perry, même s'il avait été l'éditeur du journal, n'aurait pas pris de telles précautions pour se cacher en raison de la protection évidente accordée par Napoléon à cette publication. Quoiqu'aucun article n'ait porté sa signature, il est probable que M. Ragot, dont on vit figurer le nom en première page pendant huit années, fût en réalité le chef de l'entreprise. Les deux collaborateurs les plus assidus signent « J. Carleton » et « P-ppl-t-n » ; mais les critiques acerbes et les articles de polémique sont ordinairement anonymes.

Le caractère politique de l'*Argus* se manifeste dans toutes ses colonnes. Il est constamment à l'assaut du Parlement d'outre-Manche. L'amertume s'exhale des commentaires politiques et parfois des articles d'information eux-mêmes. Les opinions sont

(1) Cité par Robert Watt dans sa *Bibliotheca Britannica* (Londres, 1824), vol. II, p. 748.

vigoureuses et souvent brillamment persuasives; elles ne sont que rarement modérées. Il est évident qu'il accorde toute sa sympathie à la France. Dans le premier numéro, le rédacteur jette le gant avec emportement :

« Est-ce chez l'Anglais que nous devons trouver le critérium de l'opinion publique? L'organe du sentiment honnête? A quel titre peut-il se poser en Champion de la Liberté, en Défenseur de l'Indépendance? Comment les Anglais peuvent-ils se flatter d'être les Vengeurs des Torts des Nations?... Eux qui ont voté pendant des années d'immenses sommes pour soutenir les pillards de la pauvre Pologne? Eux qui ont joué le rôle encore plus exécrable de voleurs et de déprédateurs publics par leur longue carrière sanguinaire de pillage, de désordre et de dévastation dans l'Orient, où ils ont élevé l'assassinat à la hauteur d'une méthode et le vol à la hauteur d'une science. »

Dans le deuxième numéro, l'*Argus* publie sa déclaration de principes pour orienter ses lecteurs. Le ton en est aussi intransigeant, mais, en dépit d'italiques énergiques, il est plus enclin à la modération :

« Malgré l'ordre général qui défend l'entrée en France des journaux anglais, nous avons fait des arrangements pour nous assurer une provision constante de tous les journaux de Londres... dont nous donnerons des extraits fidèles et copieux.

« L'étude la plus scrupuleuse sera faite des débats au Parlement britannique, et le système d'information perfectionné de l'*Argus* lui permettra de fournir aussi des renseignements sur les faits divers d'ordre public ou privé, *sur lesquels la presse britannique est obligée de se taire, nonobstant sa liberté vantée et le style didactique que prennent les journaux anglais!!!*

« Inspiré par des principes généraux d'indépendance, l'*Argus* examinera avec soin et impartialité les actes des gouvernements... démasquant leurs machinations et les infractions à leurs devoirs réciproques. Nous n'épargnerons personne, mais *nous tâcherons de faire des délits publics un portrait public!!!* »

C'est dans ce même numéro que l'*Argus*, pour la première fois, dépassa d'une longueur tous ses confrères. L'énergie de ce journal, âgé de deux jours, se révéla dans un « Stop Press » en

caractères gras (1), inséré « à quatre heures du matin », relatif à un traité conclu par la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse à l'égard de l'Ile de Malte.

Huit ans plus tard, « M. Ragot » était toujours fier de sa célérité à donner le premier d'importantes nouvelles. L'*Argus* du 6 janvier 1810, en annonçant une information concernant un événement qui s'était passé trente-huit jours auparavant aux Etats-Unis, montre en même temps sa sympathie réelle pour la République d'outre-mer. Il donne la place d'honneur au texte intégral du discours du président Madison au Congrès américain, reçu le 1^{er} décembre 1809 à New-York, « où il fut envoyé de Washington par express en vingt-huit heures ». Le discours, qui demande des armements, expose la rupture avec l'envoyé britannique à Washington et exprime des inquiétudes qui font pressentir la guerre anglo-américaine de 1812. L'*Argus*, dans ses commentaires, prend parti pour l'Amérique, mais le rédacteur s'exprime avec prudence pour ne pas compromettre la France, tout en insistant sur le désir de ce pays de maintenir ses bonnes relations avec les Etats-Unis. « M. Ragot » met sans hésitation toute la responsabilité du côté de l'Angleterre :

« Après avoir exposé clairement l'injustice et la perfidie du gouvernement anglais, le président parle aussi des reproches qu'il pourrait faire à la France à l'égard des mesures qu'elle a prises dans cette guerre concernant les Etats-Unis... Tout homme instruit des causes du présent conflit sait bien que les empêchements que la France est obligée d'imposer au commerce des pays neutres ne sont que des représailles nécessaires; que son seul but est de combattre le despotisme maritime avec ses propres armes; qu'elle est disposée à supprimer toutes ces entraves si l'ennemi consent à reconnaître l'indépendance du drapeau; et enfin, que les pertes et les malheurs dont le commerce américain se plaint ont leur source dans les prétentions injustes du cabinet de Saint-James. »

On trouve à l'origine du troisième journal en langue anglaise publié à Paris des circonstances tout à fait différentes de

(1) Un « sabot » : insertion d'une information importante au moment même où l'on commence à imprimer le journal complet.

celles qui firent naître son prédécesseur. *Galignani's Messenger*, qui parut pour la première fois le 14 juillet 1814, profita de conditions qui le favorisèrent dès le commencement. A partir de ce jour, et pendant plus de quatre-vingt ans, il occupa une place familière dans les kiosques de presque toutes les capitales de l'Europe bien que la publication en fût interrompue momentanément à trois reprises. (1)

Giovanni Antonio Galignani, qui naquit en Italie en 1757 d'une famille de libraires et d'imprimeurs (2), vint à Paris en 1790, mais il se rendit en Angleterre peu après à cause du désordre civil. Il se maria avec la fille de l'imprimeur anglais Parsons. Tous les trois vinrent s'installer à Paris vers la fin du siècle et, en 1800, s'établit rue Vivienne une librairie où plusieurs volumes furent publiés. L'*Argus* du 17 brumaire, An XI (le 8 novembre 1802), fait mention de l'existence chez Galignani de la première bibliothèque anglaise en France et ajoute le commentaire que cet endroit devenait le rendez-vous favori des visiteurs anglais à Paris.

En 1807, au commencement de la guerre avec l'Angleterre, Parsons quitta le pays, mais Galignani, sujet italien, resta chez lui. Après l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, au mois d'avril 1814 et la retraite dans l'île d'Elbe, la capitale était occupée par des forces considérables des alliés, dont l'armée britannique sous le commandement du duc de Wellington. Tout ce monde avait besoin de nouvelles de Londres. Les communications étaient lentes à l'époque; le voyage de Londres à Paris, même dans les meilleures conditions, demandait au moins quatre jours (3). Galignani avait donc raison de considérer le moment propice au début de son journal.

Favorisé comme il l'était par la présence d'un grand nombre de lecteurs « faits sur mesure », le *Messenger*, quoiqu'il ne fut qu'un petit journal de quatre pages, fut très bien accueilli et

(1) Les Cent Jours, la guerre de 1870 et la Commune de 1871.

(2) Ses ancêtres furent éditeurs pendant trois siècles. Le premier volume portant leur nom était un ouvrage en latin imprimé à Padoue en 1520 par Simon Galignani.

(3) Ce n'est qu'en 1821 qu'un service régulier de paquebots fut établi entre Calais et Douvres.

ne tarda pas à se faire connaître dans toutes les villes du Continent où l'on trouvait des Anglais. Il n'y avait pas de raison pour qu'il fut violent ou polémique et ce fut une feuille d'un caractère aussi doux que celui de son bienveillant directeur, hormis quelques attaques dirigées de temps à autre contre l'Empereur banni.

Ce premier succès ne dura pourtant que huit mois, car le *Messenger*, après avoir publié le départ de Napoléon de l'île d'Elbe, le 26 février 1815, annonça avec plus d'inquiétude l'apparition, le 1^{er} mars, de « l'ogre corse » dans le golfe de Juan. L'entrée triomphale du grand soldat à Paris le 20 mars amena la suppression de plusieurs journaux bourbons et du *Messenger*. La publication recommença en juillet sous la *Seconde Restauration*, moins d'un mois après Waterloo et la fin des Cent Jours.

Beaucoup d'auteurs distingués sont supposé avoir collaboré au *Messenger*. On cite parfois Lord Byron et Sir Walter Scott, mais s'ils y contribuèrent ce fut probablement pour se plaindre de l'emploi non-autorisé de leurs œuvres (1). Il n'existe aucun doute, cependant, sur le compte d'un de ses sous-rédacteurs littéraires. William Makepeace Thackeray y collabora un certain temps pendant son séjour à Paris, de 1834 à 1837, « pour dix francs par jour et il était très heureux de cette aubaine ». Dans son « *Pendennis* », il utilise les noms de ses anciens collègues du *Messenger* et reproduit plusieurs petits faits divers. Dans « *Vanity Fair* », il parle encore de « l'incomparable Galignani (l'ami de l'exilé) ». Mais Thackeray ne put pas connaître personnellement Galignani père, qui mourut en 1821. Deux fils, Anthony et William (2), continuèrent à publier le *Messenger* pendant toute leur vie, en poursuivant toujours la politique fondamentale du père : l'encouragement à une entente cordiale entre la France et l'Angleterre. Leurs services à cet égard leur gagnèrent la reconnaissance du gouvernement britannique qui

(1) Avant l'institution du copyright international, on considérait comme entièrement légitime ce qui s'appelle aujourd'hui la contrefaçon littéraire. Les écrivains n'avaient que peu de protection dans leur patrie et n'espéraient pas en trouver à l'étranger.

(2) Ils naquirent en Angleterre en 1796 et 1798 respectivement et moururent en France en 1873 et 1882.

leur fit présent d'une plaque commémorative en argent. (1) William se fit naturaliser citoyen français pour être élu maire de Corbeil, où les deux frères avaient fondé une école de jeunes filles. William fit don également, dans son testament, d'une somme d'argent pour la création de la « Maison de Retraite Galignani Frères » à Neuilly.

Il est sans intérêt de retracer ici toute l'existence de la feuille à laquelle le journalisme anglais s'associa pendant si longtemps. Le voyageur britannique avait l'habitude de le trouver presque partout où il lui arrivait d'errer en Europe et avait fini par le considérer, malgré ses quelques défauts, comme l'une des nécessités de la vie à l'étranger. Les plus beaux jours du *Messenger* s'étendirent de 1815 jusqu'en 1850, époque où son étoile commença à pâlir. Ses défauts principaux étaient le manque d'initiative qu'il apportait à donner au lecteur des nouvelles fraîches du jour, et sa répugnance évidente d'énoncer des opinions fermes sur n'importe quelle question qui pourrait présenter deux côtés. S'il avait des convictions, il paraît les avoir cachées méticuleusement de peur de porter ombrage à quelqu'un. C'était en somme une publication anodine et monotone en raison même de son innocuité.

Pendant la dernière moitié de l'existence du *Messenger*, l'emploi quotidien des ciseaux contribua encore à le rendre sans caractère. Le journal contenait parfois dans ses colonnes de la copie presque exclusivement « empruntée » aux journaux britanniques et des traductions de journaux français. De nombreux rivaux entrèrent en lice de temps à autre contre les Galignani et s'efforcèrent sans succès, pendant plus de soixante ans, de les concurrencer. Tous ces concurrents essayèrent invariablement de profiter de l'inertie du *Messenger* et de son incapacité à publier des nouvelles fraîches. Mais cette feuille vénérable, dédaignant à la fois et les conséquences de son manque d'animation, et les démonstrations d'activité de ses rivaux, con-

(1) Cette plaque portait l'inscription : « Offert à MM. Galignani, de Paris, par le gouvernement de Sa Majesté, en reconnaissance de l'esprit bénévole et généreux avec lequel, pendant de nombreuses années, ces messieurs ont aidé et encouragé les diverses œuvres charitables britanniques à l'étranger, et surtout de leur munificence en faisant construire pour les sujets britanniques un hôpital dans la capitale de la France, 1866. »

tinuait avec un calme imperturbable de remplir ses colonnes à l'aide des ciseaux et du pot de colle.

Un aspect tout différent du caractère de ce journal est révélé par les archives de la censure policière de l'époque. Les rédacteurs, à l'insu peut-être des lecteurs, avaient parfois des difficultés avec la loi, qui sévissait avec rigueur aux périodes de crises politiques. Des amendes étaient infligées libéralement pour infractions aux divers règlements concernant le contrôle et le timbrage des journaux. Les gérants étaient harcelés, en outre, d'avertissements qui leur étaient donnés par l'administration pour des offenses politiques réelles ou imaginaires. Le fait même de publier un journal dans la langue d'une puissance qui n'avait pas toujours été l'amie de la France rendit les éditeurs sujets à des inspecteurs de police méfiants.

Un rapport confidentiel du 19 novembre 1852 fait au directeur de la police par le « commissaire inspecteur de la librairie » démontre combien cette surveillance était active.

« ...Le *Galignani's Messenger* existe depuis 1815; en 1816 l'administration française se plaignait déjà des tendances hostiles de ce journal.

« Le 12 mai 1823, le cabinet littéraire tenu par le sieur Galignani, rue Vivienne, était représenté comme recevant de l'Ambassade anglaise des journaux anglais prohibés.

« Aujourd'hui, tout porte à croire que le sieur Galignani a conservé des relations intimes avec l'Ambassade anglaise. Sa boutique de libraire et son cabinet littéraire, très fréquentés par les Anglais, est (*sic*) un point de réunion, un lieu de nouvelles. Les correspondants des journaux anglais s'y montrent régulièrement.

« Le sieur Galignani est fort riche et je crois, appuyé par des notabilités diplomatiques.

« *Le Commissaire inspecteur de la librairie,*
« GAILLARD » (1)

Un exemplaire du *Messenger* fut joint à ce rapport et on fit remarquer qu'il reproduisait un article éditorial du *London Times*. Un procès fut intenté par le gouvernement au mois de

(1) Presse parisienne, F¹⁸353, *Galignani's Messenger*, Archives Nationales.

juin de cette année-là contre MM. Galignani, qui étaient accusés d'avoir reproduit des « propos hostiles ». La procédure fut abandonnée, mais un nouvel avertissement fut envoyé le mois suivant à MM. Galignani.

Une critique, provenant d'une autre source, se trouve également dans le fragment suivant d'une lettre écrite en 1865 (adressée soit à la police, soit au Ministère de l'Intérieur) par Charles Carrole Taillevis en faveur du *Paris Times* (1) :

« Bon nombre d'Anglais notables, résidant soit à Paris, soit à Londres, qui comprennent la haute importance de l'alliance anglo-française pour le développement de la civilisation et la prospérité des deux plus grandes puissances de l'Europe, ont pensé que la création d'un nouveau journal anglais dans la capitale de la France servirait admirablement leurs projets de fusion internationale.

« Les quarante ou cinquante mille étrangers, tant Anglais qu'Américains qui, chaque année, se rendent à Paris ne lisent jamais les journaux français, quand même ils en connaîtraient la langue; ils se rejettent alors sur le *Galignani's Messenger*; ils y puisent des idées qui ne sont pas toujours favorables à la politique conciliatrice de Sa Majesté l'Empereur Napoléon et aux intérêts bien entendus de l'Angleterre.

« Outre qu'il présente le grave inconvénient de reproduire des articles de plusieurs journaux de Londres notoirement hostiles à la France, le *Galignani's Messenger* ne répond pas à tous les besoins d'une publicité véritablement anglo-française...

« Les Anglais sensés, ceux qui en 1851 et 1855 ont protesté dans la cité de Londres contre les fatales tendances du *Times*... verraient aujourd'hui avec joie la publication d'un journal anglais qui représenterait franchement les intérêts des deux pays et qui compenserait les lacunes du *Galignani's Messenger*. (2)

Comme on vient de le voir, le *Messenger* était dans une certaine mesure excusable d'user d'une extrême circonspection lorsqu'il abordait des questions politiques, et on peut supposer que, plutôt que d'encourir les reproches du gouvernement, les directeurs furent enclins à la longue à poursuivre une politique

(1) Journal publié à Londres, mais daté de Paris, où il était en circulation.

(2) Presse parisienne, F¹³398, *Paris Times*, Archives Nationales.

à peu près dépourvue d'opinions. D'un autre côté, le manque d'informations dans ce journal ne s'explique que par l'indifférence générale des directions à cet égard.

Ce fut en 1883 lors du lancement du *Morning News* (1) que le *Messenger* commença à souffrir sérieusement du jeu de la concurrence. Ce nouveau journal, très entreprenant, entama une lutte qui nuisit beaucoup au prestige de Galignani. C'est le *New York Herald* (1) qui donna plus tard le coup de grâce.

La situation du journalisme étranger à Paris fut commentée par des confrères éloignés de Paris, tel que le *Philadelphia Telegraph*, qui félicita le *Morning News* de ses débuts de bon augure :

« C'est l'esprit conservateur qui ruine cette feuille vénérable : le *Galignani's Messenger*. Son refus de créer un service américain a fait naître l'*American Register* (1) et la *Continental Gazette* (1). Sa répugnance à faire la dépense de lignes télégraphiques directes a ouvert la brèche que comble aujourd'hui le *Morning News* ».

Mais le *Messenger* refusa de s'amender et, dans le numéro du 12 juillet 1887, il fit appel à la clémence de ses abonnés par une note naïve : « Nous nous excusons d'avoir donné hier si peu de nouvelles à nos lecteurs ».

Le lendemain, son rival appela l'attention du public sur cette excuse et conseilla sardoniquement qu'elle restât en permanence dans la colonne éditoriale « où sa véracité serait perpétuelle et où sa fraîcheur ne serait pas ternie par la vulgaire habitude qui consiste à imprimer des nouvelles ».

Le *Messenger* déclina progressivement dans les années qui suivirent. Après la mort de William Galignani ce furent ses neveux qui le dirigèrent, refusant de le vendre à James Gordon Bennett, qui fonda plus tard le *New York Herald*.

On le vendit enfin en 1890 à une maison britannique et son titre fut remplacé par celui de *Daily Messenger*. Le journal changea de propriétaire plusieurs fois de suite, mais ces modifications n'avancèrent pas ses affaires et il expira presque en faillite — vic-directeurs furent enclins à la longue à poursuivre une politique à peu près dépourvue d'opinions. D'un autre côté, le manque time de sa propre inertie — au mois de juillet 1904, moins d'un an avant le début du *Daily Mail* continental.

(1) Etudié plus loin dans cet ouvrage.

CHAPITRE III

SON DEVELOPPEMENT (1814-1865)

Il faut maintenant rebrousser chemin. On a vu déjà que dès sa naissance en 1814 et pendant plus de soixante-cinq ans, le *Messenger* devait se heurter de temps à autre à des concurrents divers. Ces rivaux, dont il convient de faire une étude plus détaillée, commençaient invariablement leur campagne en déplorant le « monopole » exercé par le *Messenger* et en promettant de faire tous leurs efforts pour produire « un journal véritablement typique ». Beaucoup de concurrents en restèrent là.

Le premier agresseur entra en lice au printemps de 1829. Le *Polyglotte* « journal politique, littéraire et commercial, en langues vivantes » énonça, dans un prospectus ambitieux, son intention de paraître tous les jours en éditions française, anglaise, allemande et italienne. On ajoutait que ce système, qui avait eu du succès dans d'autres capitales de l'Europe, n'avait pas été essayé à Paris. La première partie de la publication, selon le prospectus, devait contenir des informations politiques « et le reste serait consacré à l'analyse des nouveautés scientifiques et littéraires publiées en Europe, ainsi qu'aux nouvelles du théâtre, surtout celui de l'étranger ».

Le premier, et selon toute apparence le seul numéro, fut un curieux mélange de plusieurs langues — français en tête — qui consacra beaucoup de place à la littérature et au théâtre. Il ne publia pas de nouvelles du jour. Le *Polyglotte*, sorte de métis de la presse, ne put guère être nationaliste, ni avoir un caractère bien délimité, et l'internationalisme était encore trop récent

et abstrait pour fournir des bases solides à un journal de ce genre. Dans tous les cas, en ce qui concernait les lecteurs anglais, le *Messenger* ne dut pas craindre d'avoir à céder la place.

Un second rival mourut lui aussi à l'état embryonnaire. Un rédacteur anonyme lança le 7 avril 1830 le prospectus d'un journal anglais du samedi « conçu d'après un principe tout à fait nouveau », qui aurait pour titre *Both Sides of the Question* (les deux côtés de la question). Il promettait :

« Ce journal sera à la fois gai et sérieux. Toujours énergique... un journal anglais *original*; il n'aura rien de commun avec ces menues pages que vous donnent les journalistes parisiens, mais sera composé de vingt-quatre colonnes de la dimension de celles des journaux de Londres ».

Both Sides of the Question fut une feuille avortée, qui ne vécut ni pour réaliser ses vœux optimistes, ni pour préciser plus clairement ses tendances. Si le numéro 1 fut publié, ce qui ne paraît pas probable, il n'en subsiste aucun exemplaire.

Bien que l'on ne trouve pas non plus aujourd'hui de numéros du *London Express and Paris Advertiser*, les archives de la police font connaître l'existence d'une société dirigée par Thomas William Dickson, qui publia ce journal pendant plusieurs mois. (1) Il paraissait tous les jours à midi, donnant un résumé en français des informations du jour. La publication fut lancée en mai ou en juin 1830 et cessa de paraître le 1^{er} août, lorsque le gouvernement remboursa aux gérants un cautionnement de 6.000 francs.

Ce fut trois ans plus tard que Jules Renouard, libraire établi 6, rue de Tournon, fit savoir aux autorités qu'il avait l'intention de publier hebdomadairement le *Paris Advertiser*, qui aurait le sous-titre pompeux : « Oracle de l'élégance, commercial, littéraire, télégraphique, à l'usage des voyageurs, et supplément à tous les journaux ». (2). S'il fut jamais publié, tous les exemplaires en sont maintenant perdus.

Après un laps de temps de plus de deux ans, un nouvel assaut contre le monopole du *Messenger* échoua dès le début de

(1) Presse parisienne, F¹⁸318, Archives Nationales.

(2) Presse parisienne, F¹⁸398, Archives Nationales

ce qui promettait d'être une campagne importante. Un numéro spécimen du *Paris Herald* (1) parut le 20 décembre 1835 portant le nom de J. B. Cassano, propriétaire-gérant, qui annonçait la publication prochaine du journal à midi et à cinq heures (après la Bourse). Il devait comprendre des éditions anglaises et française. L'objet de la première attaque éditoriale est évident :

« Depuis 1814 le seul journal en langue anglaise publié dans la capitale fut le *Galignani's Messenger*, feuille qui se borne à reproduire des extraits de publications originales. Le progrès réel, presque gigantesque, qui s'est accompli depuis lors dans les relations amicales entre la France et la Grande-Bretagne crée la nécessité d'un journal plus adapté aux besoins et intérêts actuels anglo-français, qui vont toujours croissant.

« Le *Herald* n'imitera pas l'exemple de ceux qui ont transformé la rédaction de leur journal en un simple travail de découpage; il se réserve le privilège d'offrir des opinions indépendantes sur toutes les questions d'intérêt général » (2).

Les naissances, les décès, certaines informations financières et quelques petits articles parus à l'étranger remplirent les autres colonnes de ce numéro du *Herald*. Quoiqu'il n'existât pas d'autres exemplaires du journal, on sait qu'il continua à paraître pendant presque un an, surtout sous forme d'une feuille financière, qui eut des difficultés avec le gouvernement. Le 2 mars 1836, Cassano envoya au Ministère de l'Intérieur une lettre d'un ton assez vigoureux dans laquelle il protestait contre la décision de la police qui lui refusait l'autorisation de vendre son journal dans les rues. Trois semaines plus tard, le Ministère reçut une seconde demande d'intervention où le directeur attira l'attention sur son cautionnement de cent mille francs. Le titre fut changé le 21 mai contre celui de *Paris Herald la Renommée*, et Cassano demanda la permission d'y ajouter les mots : *de l'Europe*. Le journal cessa de paraître le 14 novembre 1836.

On ne connaît pas grand'chose du caractère de la feuille suivante, si ce n'est que ses fondateurs se découragèrent et l'abandonnèrent après avoir perdu environ 7.000 livres sterling.

(1) Ne pas confondre avec le *Paris Herald*, de 1878, ni avec le *New York Herald*, fondé en 1887.

(2) Voir Folio Lc² 1405, Bibliothèque Nationale.

Le *London and Paris Courier* débuta au mois de janvier 1836 et disparut le 8 septembre de la même année. Une société britannique dirigée par un nommé Wilks, qui fut peut-être aussi le rédacteur en chef, souscrivit les fonds permettant le lancement du journal. M. Reynolds s'occupa de la rédaction, mais le capital se trouva épuisé peu après.

Ces données ont été recueillies dans le premier numéro du *Paris Sun* (soleil de Paris), publié le 26 septembre 1836 par M. Acland, propriétaire et directeur. (1) Le *Sun* fut lui aussi lancé avec les menaces habituelles envers l'imperturbable *Messenger* :

« L'accaparement de la presse anglo-parisienne est depuis longtemps un abus presque universellement connu. Nous admettons franchement que, en tant que monopole, le *Messenger* de MM. Galignani a une plus grande valeur marchande et qu'il est moins dangereux que la plupart des productions de ce genre. Après avoir fait cette concession... nous ferons remarquer que tout accaparement est forcément préjudiciable aux intérêts de la société; c'est particulièrement vrai dans le cas présent. »

Ce fut l'ambition du *Sun* d'être une feuille quotidienne entièrement britannique. Le premier numéro contient une quantité considérable d'informations d'Angleterre, présentées d'ailleurs d'une manière attrayante. Les détails d'un procès d'assassinat à Jersey furent accompagnés d'abondants commentaires éditoriaux, et on consacra une ample place au courrier théâtral.

Les recherches ne permettent pas de fixer la durée de l'existence du *Sun*, mais sa publication jusqu'en janvier 1837 est démontrée par une amende de 2.000 francs infligée à l'éditeur pour diffamation contre William Galignani dans les numéros des 8 et 9 de ce mois-là.

Les Galignani furent laissés en paix pendant neuf ans, jusqu'à l'apparition du premier *Paris Times*, titre qui appartiendra à deux autres publications en 1864 et 1924. Ce journal, qui parut dans l'été de 1846, vécut moins de trois mois. Il était publié trois fois par semaine, avec supplément spécial le diman-

(1) Voir Folio Lc²-1408, Bibliothèque Nationale.

che par Arnando de Orisse (ou Oresse). Il disparu avant le 1^{er} août 1846. Aucun exemplaire n'en est conservé (1).

Le prochain organe à opposer au *Messenger* ne fut guère un rival véritable, sauf comme véhicule d'annonces destinées aux lecteurs anglais. Le *Lucifer*, « journal anglais et français du dimanche » fut une curiosité propagandiste éditée par le colonel Buchoz-Hilton (2). Il parut en janvier 1847 et transforma peu après son titre en celui de *Petit Lucifer*, « journal judiciaire et commercial anglais-français ». Au début, il contient quelques petits articles en anglais, mais ceux-ci ne parurent plus dans les numéros suivants, et seules les annonces étaient spécialement destinées aux lecteurs anglais, tandis que le rédacteur passait son temps à caricaturer Louis Philippe — politique qu'il poursuivit même après l'abdication du monarque, en février 1848. En harmonie avec le titre du journal, le diable jouait toujours le rôle principal dans les trames antimonarchiques qui accompagnaient des charges assez féroces. Le colonel Buchoz-Hilton, en annonçant une amende à laquelle il avait été condamné à cause de sa violence éditoriale, citait avec orgueil son record de dix-sept arrestations sous Louis-Philippe. Les derniers numéros du *Petit Lucifer* furent presque uniquement consacrés à combattre « les abus criants, monstrueux, révoltants et inconcevables qui se commettent tous les jours » dans les cours de justice. La dernière publication fut datée « juin et juillet » 1850.

Le *Messenger Franco-Américain* « organe international de France et de l'Amérique », fit le 21 mars 1850 ses débuts de feuille hebdomadaire. A. Dagneaux, commerçant français retiré, publia ainsi le premier journal depuis plus de quarante ans qui s'intéressât aux Etats-Unis à l'exclusion de l'Angleterre (3). Il fut fondé « pour remplir une lacune dans les relations entre la France et l'Amérique, relations qui deviennent chaque jour plus étroites, à cause des principes et des intérêts communs qui rattachent la France et le Nouveau-Monde ».

(1) Presse parisienne, F¹398, Archives Nationales.

(2) Volontaire de la Charte de 1830 et président du Club des Jacobins en 1848, qui se glorifiait de sa lutte contre une liste assez formidable « d'abus publics ». Il fut l'auteur de nombreux pamphlets politiques.

(3) *Le Journal de l'Amérique du Nord ou Correspondance des Etats-Unis*, publié en 1806, était entièrement en français.

Une colonne en anglais parut le 11 avril en première page. Ce fut un sommaire des événements de la semaine en Amérique, mais on ajouta plus tard des nouvelles parisiennes rédigées évidemment par un Américain, qui dirigeait une rubrique spéciale. Le journal garda pourtant son caractère français. Ce système fut poursuivi avec peu de modification jusqu'à la disparition de la feuille, après le numéro du 12 décembre 1850.

Europe et Amérique, « Journal des Peuples », paraît avoir été un essai, appuyé par un groupe affublé de ce nom retentissant : « Société polyglotte franco-américaine pour la propagation de la langue anglaise en France et de la langue française aux Etats-Unis ». Ce journal, dirigé par Victor Leroux, contenait des articles en anglais, en espagnol, et même en roumain — accompagnés toujours d'une traduction française dans la colonne contiguë — et avait pour devise : « Liberté et Travail ». Il parut pour la première fois le 31 décembre 1851 avec cette déclaration : « Les peuples de l'Amérique et de l'Europe ont manqué d'une voix sympathique d'union et de fraternité; nous élevons cette voix... Union des républiques française et américaine à jamais! »

Bien que les fondateurs eussent l'intention de publier un journal hebdomadaire, la collection entière n'eut que cinq numéros, le dernier daté du 3 mai 1851. Malgré que le but primitif de la société polyglotte fut sans doute de produire un organe international, la feuille est surtout remarquable par son attitude socialiste et antimonarchique. Ce journal est intéressant principalement en raison de deux collaborateurs fréquents : Eugène Sue, romancier français, et Lajos (Louis) Kossuth, patriote hongrois (1). Il n'est pas certain, mais cependant probable, que Sue fut l'auteur de l'article éditorial qui se termine : « Rois de la terre, vous ne pourrez maintenant qu'abdiquer un pouvoir usurpé par la violence, maintenu par le bourreau et trempé du sang des plus nobles têtes dont l'humanité se soit glorifiée ».

Paris Correspondence, qui portait aussi le titre descriptif

(1) Kossuth (1802-1894) a rédigé des articles pour *Europe et Amérique* après sa perte du pouvoir et sa fuite de Hongrie, lors de l'avènement de l'Empereur François-Joseph. Les articles étaient écrits en anglais, Kossuth étant passé maître dans cette langue, grâce à l'étude de la Bible et de Shakespeare, disait-il.

« Correspondance parisienne en anglais et en allemand », fut un expédient journalistique plutôt qu'un journal. C'était virtuellement un retour à la vie de l'ancien pamphlet. Cette publication fut mise en vente le 27 octobre 1852 et disparut avant la fin de l'année. Son rédacteur opérait en apparence avec des fonds assez restreints, car la feuille, à proprement dire, n'appartint pas à la presse, puisqu'elle ne se servit jamais de l'imprimerie. La *Correspondence* consistait en un seul folio, les deux pages intérieures étant écrites à la main, les pages extérieures restant blanches. (1)

Le contenu n'était qu'un résumé du *Moniteur Universel* (2), accompagné de quelques informations de l'étranger extraites d'autres journaux. Le journaliste ne recevait que le revenu de la vente aux lecteurs, sa feuille ne publiant jamais d'annonces payantes. Les nouvelles étaient présentées presque exclusivement en anglais, à part des notes parfois rédigées en allemand. La publication était irrégulière et on voyait apparaître le journal par intervalles, tantôt d'un jour, tantôt de deux ou trois.

Le *Paris Court News and General Advertiser* fut lancé comme feuille hebdomadaire le 15 janvier 1853, célébrant avec enthousiasme la restauration de l'Empire sous Napoléon III. « Nous tâcherons », annonçait-il, « d'enregistrer l'évolution et les triomphes de cette étoile de la fortune qui est l'orgueil de la France, le joyau de sa couronne, la plus belle page de son histoire! » Il promit des nouvelles complètes de la cour, de la littérature, des arts, des sciences et des « grandes réceptions ». Mais, malgré son air de prospérité dû à une quantité considérable de publicité, il dut se passer quelque chose de fâcheux. On ne trouve que le premier et le second numéros du journal et l'arrêt subit de sa carrière se confirme d'ailleurs par la présence, quelques mois plus tard, d'une nouvelle entreprise.

Parisian Correspondence s'inspira sans doute de la *Paris Correspondence* de l'année précédente. Ce nouveau « quotidien politique en anglais, allemand, italien et espagnol » poursuivait lui aussi la méthode surannée du journal autographié. Ce fut une petite feuille couverte d'un seul côté d'une mauvaise écri-

(1) Plano-autographié.

(2) Organe du gouvernement français de l'An VIII jusqu'en 1869.

ture. Elle paraît avoir puisé dans le *Moniteur Universel* pour se renseigner, mais elle donnait également quelques informations financières sous la rubrique : « Par Télégraphe Electrique ». Les traductions du français sont évidentes et maladroitement rendues, et cette feuille n'a d'autre prétention que de donner des résumés très abrégés des nouvelles politiques et de la cour. Ce journal, qui n'est pas le dernier de son genre à prendre place dans la presse en langue anglaise de Paris, fut publié pour la première fois le 10 juillet 1853 et cessa de paraître en décembre de la même année.

La seule autre entreprise de la période comprise entre 1850 et 1860 fut un magazine plutôt qu'un journal. Le *Paris Chronicle*, dirigé par Charles Hartwick, était une publication trimensuelle lancée le 5 mai 1856 et qui disparut le 25 juillet, après le neuvième numéro (1). On y trouve divers articles sur la littérature, l'art et le commerce, et notamment des gravures de modes en couleurs signées par Albert Adam.

(1) Voir Folio Lc¹⁴-108, Bibliothèque Nationale.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS JOURNAUX AMERICAINS (1860-1883)

Les dix années comprises entre 1860 et 1870 sont marquées d'événements de la plus haute importance dans l'histoire de la presse en langue anglaise de Paris. De grands progrès furent réalisés pour l'accélération des communications intérieures et internationales; tandis que les moyens de rassembler les informations atteignaient un développement inconnu jusqu'alors. Les lignes télégraphiques de terre devenaient d'usage général et leur succès commercial était un fait accompli. Le premier câble sous-marin, reliant le vieux monde avec le nouveau, fut ouvert au public en 1865 (1). Le perfectionnement de la navigation à vapeur contribua aussi à l'amélioration de l'industrie de la presse, le temps nécessaire à la traversée de l'Atlantique ayant été réduit à moins de neuf jours (2). Tous ces perfectionnements eurent naturellement sur la presse parisienne en langue anglaise une influence égale à celle qu'ils exercèrent sur les journaux du

(1) T. R. Crampton avait posé en 1851 un câble qui franchissait le Pas-de-Calais du South Foreland à Sangatte. Au mois de novembre de cette année-là, les banques de Paris et de Londres commencèrent à échanger les cours du jour. Le câble Angleterre-Terre-Neuve-Amérique, achevé en 1856, n'était en opération que depuis quelques jours, lorsque l'emploi erroné de courants de haute tension provoqua la destruction des isolateurs. Le premier succès pratique remonte au 8 septembre 1865. Au commencement, le tarif était de cinq dollars (125 francs) par mot.

(2) Le paquebot « City of Paris », de la Compagnie Inman, établit en 1867 un record de huit jours et quatre heures pour la traversée d'Est en Ouest, alors qu'en 1838 la traversée de quinze jours du « Great Eastern » avait été acclamée comme une performance presque miraculeuse.

monde entier. Mais il y eut à cette époque un événement historique, qui fut un puissant stimulant pour la colonie anglo-saxonne de Paris comme d'ailleurs pour tous les Français. Ce fut la guerre civile aux Etats-Unis.

Cette lutte longue et sanglante, qui avait attiré l'attention de l'Europe sur le nouveau pays d'outre-Atlantique, était suivie avec plus d'intérêt qu'il n'avait été accordé à l'Amérique depuis sa révolution, quatre-vingts ans auparavant. La fin des hostilités fut immédiatement suivie d'un nouveau besoin de voyager de la part des Américains, qui voulaient rétablir les relations commerciales interrompues ou négligées pendant la guerre. Le moment était propice au lancement d'un journal mieux adapté aux exigences des Yankees que ne l'était le *Galignani's Messenger* qui, conservateur trop circonspect, n'avait pas profité des occasions qui lui étaient offertes pour s'améliorer. On n'est donc pas surpris de constater qu'un grand nombre de tentatives hardies furent faites à peu d'intervalles, pendant les cinq années qui suivirent la guerre, dans le but de produire un organe de cette nature. Les recherches révèlent une longue liste de journaux, dont les titres étalent le mot « américain ».

Le premier journal quotidien publié en France par des Américains et consacré exclusivement aux intérêts de leurs compatriotes fut le *Paris American*, dirigé par Alexandre Laughlen et G. W. Guthrie, qui en étaient les propriétaires (1). On n'en trouve aucune collection aujourd'hui, mais il semble que ce journal n'exista que pendant l'Exposition Internationale de 1867. La demande d'autorisation de publier le journal fut rédigée le 11 novembre 1866 chez le docteur Thomas W. Evans, 15, rue de la Paix. Le docteur Evans, qui était le dentiste accrédité de l'Empereur et un personnage important de la colonie américaine, devait lancer lui-même un journal deux ans plus tard. Mais sa bonne volonté à l'égard de l'entreprise de ses deux

(1) Presse parisienne, F¹⁸398, Archives Nationales. L'*American Business Guide for Paris and the Departments*, publié pendant un certain temps en 1854, fut le premier à employer un titre qui s'adressât aux Américains, mais ce n'était qu'une feuille d'annonces hebdomadaires, rédigée par J.-E. Poinsignon et qui n'avait pas la prétention d'être un journal. Il paraît en être de même dans le cas de l'*English and American Intelligencer*, publié en 1855 par Charles Gardissal.

amis se manifeste dans le fait qu'il écrivit le 15 novembre une lettre au Ministère de l'Intérieur, pour recommander les pétitionnaires et appuyer la publication projetée de l'*American*. La demande d'autorisation visait l'établissement d'un organe non politique, qui paraîtrait tous les jours sauf le dimanche et qui serait destiné à renseigner les Américains sur l'Exposition.

L'*American* expira probablement en automne de la même année, et on peut supposer que sa disparition amena Henri de Pène, directeur français de la *Gazette des Etrangers*, espèce d'almanach commercial et hôtelier, à créer un supplément hebdomadaire qui s'appelait le *Veux of the Week for Americans* (les nouvelles de la semaine à l'usage des Américains). Le premier de ces suppléments parut le 18 novembre 1867; il contenait une liste des voyageurs arrivés par les paquebots, plusieurs articles sur la cuisine américaine, mais aucune rubrique d'informations, soit parisiennes, soit mondiales.

Un autre hebdomadaire, le *Continental Gazette*, qui s'intitulait « l'organe spécial anglo-américain en Europe » parut le 1^{er} janvier 1868. J. Krémer et Cie (1) en étaient les propriétaires et Charles McClennen le rédacteur en chef. La première déclaration éditoriale de la *Gazette* fournit des données intéressantes sur l'état de la presse anglo-américaine à cette époque :

« Les Américains qui voyagent à présent en Europe, principalement ceux qui séjournent à Paris, n'ont pu manquer de remarquer que leur peuple et leur pays ont acquis récemment une nouvelle place de ce côté de l'Atlantique aux yeux et dans l'estimation des européens parmi lesquels ils se meuvent...

« Depuis la grande épreuve de la guerre civile les relations du peuple américain avec les nations de l'Europe se sont complètement transformées. Surtout connus jusqu'à présent en vertu de leurs relations commerciales avec l'Angleterre... les Américains ont maintenant attiré sur eux-mêmes l'attention et l'intérêt de l'Europe. Il n'existe actuellement à Paris ou sur le Continent aucune publication qui ait le droit de se considérer comme donnant une image vraie de l'Amérique et de son peuple, ou qui soit adaptée pour satisfaire cette curiosité et cet intérêt nouvellement éveillés chez l'Européen ».

(1) Voir Folio Lc² 3106, Bibliothèque Nationale.

La *Gazette* était admirablement présentée et contenait bon nombre de particularités qui s'adressaient aux Américains. A la correspondance de New-York envoyée par la poste se joignirent, dans le troisième numéro, des informations fraîches expédiées par câbles. Des renseignements sur les villes d'eau, les passeports et les voyages suppléaient aux colonnes qui n'étaient pas déjà remplies de commentaires sur les livres, le théâtre et la musique. Le titre fut modifié le 30 octobre 1869; il devint : *Continental Gazette and American Courier*, avec le programme suivant :

« Pour faire entendre la voix de la République américaine parmi les monarchies et les empires, et pour faire savoir aux Américains, en se plaçant à leur point de vue, ce qui se passe dans leur pays ».

Ce journal semble avoir cessé de paraître, après le 25 décembre 1869.

Bien que l'on n'ait pas de preuves qu'il soit parvenu à être publié, l'*American Register for Paris and the Continent* fut peut-être un rival de la gazette. L'autorisation de le publier fut officiellement demandée le 7 avril 1868 par Pierre Bionnier, gérant de cette feuille hebdomadaire projetée, mais le directeur, s'il y en avait un, est resté inconnu (1). Il est douteux que ce journal ait existé plus de quelques mois, si même il a existé, car le docteur Thomas W. Evans choisit un titre semblable en fondant l'*American Register* hebdomadaire, le 13 août de la même année.

On sait plus de choses sur le compte du docteur Evans lui-même que sur celui du journal qu'il édita pendant plus de vingt ans, car, chose curieuse, aucun exemplaire de cet organe ne paraît avoir été conservé, bien qu'il ait été mentionné fréquemment dans d'autres publications et qu'il ait même absorbé, en 1887, la plus importante de ces dernières, le *Morning News*. Le directeur, qui naquit à Philadelphie en 1820 (2), vint s'installer à Paris en novembre 1847. Comme nous l'avons dit plus haut.

(1) Presse parisienne, F¹⁸313, Archives Nationales.

(2) Voir *Friendly Adventurers*, par le docteur Joseph Wilson Cochran (Paris, 1931), et cf. le *New York Herald* du 11 décembre 1930, supplément spécial, p. 1, col. 1.

il devint plus tard dentiste accrédité de l'Empereur Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie. Il jouait le rôle de rédacteur sans doute pour s'amuser et se délasser, car ses autres occupations éclipsent complètement son travail de journaliste. Il s'assura une petite mention dans l'histoire politique de la France lorsque, au moment de la chute du régime impérial, à la fin de la guerre de 1870, il arrangea la fuite des Tuileries de l'Impératrice pour la faire échapper à la fureur de la foule. Auteur de plusieurs ouvrages en français sur l'odontologie, le docteur Evans occupait d'autre part une place importante dans la vie de la colonie américaine et il fut un des principaux fondateurs de la première église américaine de Paris.

Le *Register* cessa de paraître aux environs de 1890, après la mort de son directeur. L'une de ses caractéristiques consistait à publier les listes d'arrivée des touristes américains dans les hôtels parisiens et cette pratique fut imitée de temps à autre, avec plus ou moins de succès, par quelques journaux hebdomadaires.

L'*European Press Correspondance* (sic) (1) représente un échec dans l'histoire du journalisme. Le premier, et probablement l'unique numéro, parut le 4 décembre 1868 sous la forme d'un in-plano autographié du genre cahier de nouvelles.

Le directeur, le lieutenant-colonel George Montagu-Hicks, retraité de l'armée britannique et qui allait tenter plus tard de lancer deux autres publications, était un Londonien qui vint à Paris à titre de correspondant du *New York Herald* (de New-York). Sa *Correspondance* était un sommaire très abrégé de nouvelles parisiennes, où il saisissait l'occasion de moraliser sur n'importe quel sujet qui venait sous sa plume :

« Les théâtres attirent en ce moment un nombreux public; les marchands de marrons sont installés aux coins des rues; les cuisines gratuites pour les pauvres sont ouvertes; le Père Hyacinthe (2) a commencé ses sermons à Notre-Dame; pendant le

(1) Le mot anglais prend un *e* au lieu d'un *a*. Cette erreur dans le titre même ne peut s'expliquer que par une bévue orthographique du journaliste, puisque cette feuille écrite à la main n'avait rien à faire avec l'imprimerie et la typographie.

(2) Charles Loyson, théologien français (1827-1912).

carnaval, on transforme les vieux habits de fantaisie pour les bals costumés; tout cela nous montre que nous sommes au moment de l'année où le gaspillage et le dénuement, la pompe religieuse et le vice non réprimé, sont exposés publiquement à la vue. »

Quelques petites informations de l'étranger et les cours de la Bourse terminent les pages intérieures du folio, dont l'extérieur reste blanc. Le lieutenant-colonel Montagu-Hicks demanda l'autorisation le 6 mai 1872 d'établir un journal non politique, le *Parisian*, et le 20 septembre de l'année suivante, il déclara son intention de fonder un hebdomadaire humoristique, le *Parisian Chit-Chat*. Il n'est pas possible d'établir avec certitude si ces journaux ont effectivement été publiés.

L'*American Tablet* (le cahier américain), qui paraît avoir été une tentative bimensuelle du printemps de 1869, fut dirigé par Henri Prodhomme et contenait « des annonces relatives aux entreprises commerciales » (1). F. O. Byrne, Américain-Irlandais, fonda plus tard dans cette même année, un hebdomadaire sous le titre *American Times and International Gazette*, dont le premier numéro parut le 24 octobre. C'était une feuille non politique, remplie principalement d'annonces et de nouvelles des stations thermales (1). Son insuccès eut peut-être pour cause la concurrence de la *Paris Gazette* (2), dont le premier numéro parut le 19 août 1869. Cette dernière publication était une revue hebdomadaire des affaires étrangères qui avait l'ambition d'être « un organe utile et agréable d'information. Il examinera les événements sur le Continent et s'efforcera de mieux instruire le public anglais sur les hommes, les institutions et la littérature des pays étrangers ».

La *Gazette* ne laisse pas savoir le nom de son directeur. Les grands articles sont signés « F. A. » et « Mark Eden » est l'auteur d'une colonne de « Paris Notes ». Les informations du jour cèdent la place aux opinions casuelles des éditeurs concernant la vie parisienne et les trivialités des boulevards, mais la présentation avisée et amusante des faits et la bonne humeur des journalistes contribuent à marquer la *Gazette* comme une des meilleures publications de l'époque. L'attitude de la *Gazette* envers

(1) Voir Presse parisienne, F¹⁸³¹³, Archives Nationales.

(2) Voir Folio Lc² 3228, Bibliothèque Nationale.

la France se manifeste dans son approbation de l'Empereur, qui se termine :

« N'importe où on voit en marche le drapeau tricolore, on est certain qu'il est précédé d'une grande pensée et suivi d'un grand peuple. » —

La période de 1870-1880 n'apporta pas de grands changements dans la presse parisienne en langue anglaise. Comme ce fut le cas dans les dix années précédentes, l'époque fut marquée d'une succession rapide de tentatives faites par des Anglais ou des Américains pour établir un journal dont le succès fut durable. Douze concurrents vinrent s'aligner — pour la plupart brièvement — contre le *Galignani's Messenger* qui, bien que cédant rapidement du terrain, dominait quand même encore la situation. La courte existence de ces rivaux peut sans doute s'expliquer par leur ignorance ou leur indifférence quant à l'intérêt que présentent pour le lecteur les nouvelles du jour. Le plus grand nombre de ces journaux paraissent hebdomadairement et, quoique les gérants aient eu soin de ne pas les laisser paraître le même jour, il est probable que le lecteur commençait à se lasser d'acheter des journaux qui ne contenaient que des sommaires de ce qu'il avait déjà lu ou de ce dont il avait déjà connaissance par ses propres moyens, étant donnés les progrès importants accomplis pour accélérer les communications mondiales. La quantité même de ces journaux est une indication qu'il leur manquait un élément essentiel. Comme on le verra par la suite, les journalistes tâtonnèrent pendant treize ans encore avant de découvrir cet élément.

Il n'y a pas lieu d'étudier en détail les douze journaux qui furent créés de 1870 à 1883, car, hormis quelques exceptions, ils se ressemblent beaucoup entre eux. La plupart firent long feu sans avoir su profiter de l'échec de leurs prédécesseurs et persistèrent à consacrer trop de place aux listes de clients des hôtels, au détriment de ce qui aurait pu être nouveau et divertissant.

Le *European News*, l'un de rares journaux quotidiens, débuta en janvier 1870. C'était l'œuvre d'un Anglais, qui ne voulut pas faire imprimer son nom. Ce journal était bien conçu et accordait beaucoup de place aux nouvelles pures, dont une

partie lui parvenait par « Reuter's Telegrams », et l'autre partie par câble de New-York. Sa disparition peut être attribuée à la guerre de 1870. Le rédacteur en chef était apparemment un homme doué de raison et de sang-froid. Après avoir annoncé la déclaration de guerre au mois de juillet, sous un titre d'ailleurs modeste, il commente :

« Notre sympathie ira toujours à la France, mais nous ne nous rendrons coupables ni d'injustice, ni de partialité. Nous continuerons à écrire comme des citoyens du monde » (1).

Paris Echo, journal hebdomadaire américain, fut lancé le 20 avril 1870, mais cessa de paraître après le 1^{er} juin. Sa devise : « Be Just and Fear Not » (soyez juste et n'ayez pas peur) n'avait guère de signification, puisque cette feuille ne tendait une fois de plus qu'à essayer de vendre de la propagande touristique et hôtelière. H. Herman en fut le directeur.

Une réponse défavorable de la Préfecture de Police en date du 14 octobre 1872 laisse supposer que le *London and Paris Gazette*, dont Pierre Farini à titre de gérant, avait proposé la publication, ne fut jamais imprimé (2). On manque également de détails à l'égard du *Telegraphic News* (3), mais une note de catalogue le décrit comme publiant « des dépêches quotidiennes de l'Agence Paris et Londres ». Il paraît avoir été créé le 22 octobre 1872 par Charles Desjardins.

L'*American Messenger*, qui fut inauguré en octobre 1872, eut un succès relativement long. Le directeur fut Henry J. Krémer, Allemand naturalisé Français, et on est porté à croire qu'il s'agit du même Krémer qui avait publié l'ancienne *Continental Gazette* avec Charles McClennen: Bien que l'on ne trouve pas d'exemplaires du *Messenger*, il est évident qu'il paraissait encore le 25 février 1870, quand Krémer demanda l'autorisation d'en changer le titre et de l'appeler *American Advertiser* (4). Il se peut que l'existence comparativement longue de cet ouvrage fut due à son intrépidité et à son franc-parler, car il est à noter

(1) Voir Folio Lc² 3268, Bibliothèque Nationale.

(2) Presse Parisienne, F¹8379, Archives Nationales.

(3) Voir supplément au Catalogue de l'Histoire de France, vol. II, ch. 4, n° 3565, Bibliothèque Nationale. Cette collection est introuvable.

(4) Presse parisienne, F¹8313, Archives Nationales.

qu'une amende de mille francs fut infligée au rédacteur le 3 juillet 1873 pour diffamation.

Le transfert de Genève à Paris d'un organe britannique eut lieu dans l'automne de 1874. Le *Swiss Times*, créé en 1870, fut acheté au mois de mars 1873 par une société dirigée par un Canadien, George A. Richardson, qui avait été attaché à la rédaction de plusieurs journaux de Londres et plus tard à celle du *Register* du docteur Evans à Paris. En novembre 1874, il transporta son entreprise en France en lui donnant le titre de *Continental Herald and Swiss Times* (1), qui fut abrégé bientôt en *Continental Herald*. Bien que la feuille paraisse avoir eu un plus grand nombre de lecteurs après son installation à Paris, le directeur décida de changer encore une fois de résidence, partant cette fois pour Londres. Le dernier numéro de Paris parut sous date du 31 octobre 1875; la publication à Londres fut arrêtée après peu de temps (2).

Deux revues mensuelles et un journal hebdomadaire, fondés tous les trois en 1875, répétèrent la vieille méthode de publier, à l'exclusion des nouvelles, des articles touristiques et hôteliers. Le *Paris Register and Visitors' Guide* fit ses débuts le 10 septembre. Un Anglais Turner (ou Tunmer) en était propriétaire, mais il semble que sa qualité de propriétaire lui fut extorquée par Jean Clédat (3). Le *Directory of Americans in Europe* et le *Paris Messenger* (américain) étaient des revues plutôt que des journaux. Ce dernier se fit une spécialité de la mode et prétendait tirer à 15.000 exemplaires.

Deux autres journaux hebdomadaires furent lancés en février 1878 avec des résultats peu brillants. Le *Illustrated Paris News*, dirigé par François Alléon qui en était propriétaire, fut suivi quelques jours plus tard du *Paris Herald*, dont François Pierre, un Parisien, fut gérant. Le *Herald* différa des autres journaux en ce sens qu'il ne tenait aucun compte des informations d'Amérique ou d'Angleterre, car il avait pour but d'être « un journal purement et simplement parisien, rédigé en langue an-

(1) Presse parisienne, F¹⁸330, Archives Nationales.

(2) Voir *Tercentenary Handlist of English and Welsh Newspapers, Magazines and Reviews*, by *The Times* (Londres, 1920).

(3) Voir Presse parisienne, F¹⁸398, Archives Nationales.

glaise et publiant des nouvelles, des critiques, des renseignements, des amusements parisiens... en écartant rigoureusement les questions politiques et religieuses. » (1)

Il est peu probable que cet organe ait existé plus de trois semaines.

Le *Parisian*, créé le 3 avril 1879, est le dernier représentant de la longue succession de journaux qui se ressemblaient tant les uns aux autres et qui marquent la période expérimentale qui suivit la guerre civile des Etats-Unis. M. Wasson, rédacteur américain du *Parisian*, poursuivit encore la politique consistant à laisser de côté les informations, et bien que son journal fût assez agréable de ton, il n'offrit point la commodité que désirait réellement le lecteur. De longs articles, pour la plupart d'une saveur littéraire, étaient reproduits d'après des journaux américains et il y avait chaque semaine des correspondances de New-York et de Washington. On reproduisait également, au gré du rédacteur des poèmes et de petits romans (2). Les ouvrages de François Coppée, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Harriet Beecher Stowe et autres écrivains, furent réimprimés sans vergogne. Deux ans plus tard, le *Parisian* avait perdu tout intérêt et toute vitalité; il continua cependant à paraître jusque dans l'été de 1882 pour terminer ses contrats de publicité.

La mort de cette feuille marque la fin d'une ère définie du journalisme anglo-américain de Paris. Une vingtaine de journaux, basés tous sur de vieux principes, avaient vu le jour pour essayer de répondre au besoin évident d'une presse anglo-saxonne plus perfectionnée. Mais ces principes étaient démodés et l'insuccès attendait infailliblement ceux qui continuaient de les soutenir. Une dernière année de grâce et d'imperturbabilité fut pourtant accordée au *Galignani's Messenger*, qui, après la chute du *Parisian*, restait seul en lice avec l'*American Register*. Mais de nouveaux-venus allaient mettre à l'épreuve une politique nouvelle — celle qui consiste à employer toujours plus d'énergie et d'efficacité dans la science de rassembler et de présenter les informations mondiales.

(1) Voir Folio Lc² 4529, Bibliothèque Nationale.

(2) Le copyright n'existait pas encore.

CHAPITRE V

LES JOURNAUX D'AUJOURD'HUI (1883-1931)

Le *Morning News* (les nouvelles du matin), créé le 18 juillet 1883, peut être considéré comme le premier organe publié à Paris en langue anglaise qui ait pratiqué des méthodes journalistiques modernes (1). Dirigé par deux Américains, Albert C. Ives et Samuel S. Chamberlain (2), il paraissait tous les jours, y compris le dimanche, et se servait d'une organisation de télégraphes et de câbles. Dix jours après son inauguration, le *News* annonça avec fierté une installation unique, étant le seul journal du Continent relié à Londres par un fil spécial. Le succès fut immédiat.

La politique des « nouvelles avant tout » est la note dominante d'un des premiers articles éditoriaux :

« C'est tout simplement un journal quotidien, sans buts personnels à atteindre, sans opinions politiques à avancer et sans projets financiers à favoriser. Il contiendra les dépêches les plus récentes du matin reçues de tous les centres principaux d'information et s'efforcera surtout de fournir chaque jour des nouvelles américaines et anglaises par télégrammes spéciaux de ses correspondants particuliers. Les informations rassemblées à Londres et à New-York pendant la nuit seront expédiées par fil spécial et seront... aux kiosques à 8 heures, presque douze heures avant l'arrivée des journaux londoniens ».

(1) Voir Folio Lc² 4237, cinq volumes, Bibliothèque Nationale.

(2) Chamberlain avait été sous-rédacteur à l'*Evening News* et au *New York Herald* (de New-York) sous la direction de James Gordon Bennett fils.

L'emploi par le *Morning News* de titres (1) donnant au lecteur une idée du contenu de l'article fut également une innovation à Paris. Les méthodes de ce journal lui méritèrent une popularité qui allait en augmentant car il put annoncer dans le numéro du 4 décembre, moins de cinq mois après sa fondation :

« La moyenne des tirages quotidiens pendant la semaine passée a dépassé tous ceux atteints jusqu'ici; notre tirage quotidien est dix fois plus grand que celui de n'importe quel autre journal en langue anglaise publié à ce jour sur le Continent. »

Mais le *News* ne se bornait pas aux informations étrangères. Il entra aussi dans la vie de Paris avec ses confrères français. En commentant un petit fait qui relate la mort d'une femme « victime de la manie des bouchers de conduire si impétueusement leurs voitures à travers les rues », le rédacteur suggère la construction de ponts ou de tunnels aux endroits dangereux de la place de l'Opéra et au croisement des boulevards Malesherbes et Haussmann, qu'il appelle « les coins les plus mauvais de la ville ». En mentionnant avec inquiétude « les problèmes de la circulation, qui deviennent de plus en plus graves », le journaliste demande qu'on prenne des mesures répressives pour tenir en bride le cocher de Paris, cette « machine à écraser moderne ».

Un des plus intéressants aspects du double succès du *Morning News* fut la création par les rédacteurs d'une entreprise qui devait lui être subordonnée, mais qui amena un renversement complet des rôles. Encouragés par le développement rapide du *News*, les rédacteurs décidèrent de créer une édition française qui se servirait de la feuille principale et serait imprimée dans les mêmes bureaux, rue Daunou. C'est ainsi que le *Matin*, l'un des plus grands journaux parisiens d'aujourd'hui, vit le jour le 22 février 1884. Ainsi que dans le *News*, on y insista sur l'importance à donner à l'information pure et simple et le sous-titre était une traduction littérale de celui du journal américain : « Derniers télégrammes de la nuit ».

Le lendemain de son inauguration, le *Matin* tira à 49.000 exemplaires. « Le seul journal français relié par fil spé-

(1) « Display headlines », système américain inventé pendant la guerre civile pour rendre facile la lecture rapide des nouvelles des armées.

cial avec Londres » recevait le même accueil chaleureux que le public avait accordé sept mois auparavant au *News*. La note éditoriale présentant le *Matin* à ses lecteurs rappelle celle du *News* :

« Le *Matin* sera un journal original; un journal qui n'aura pas d'opinion politique; un journal qui ne sera inféodé à aucune banque et qui ne vendra son patronage à personne; un journal qui ne dépendra d'aucune coterie littéraire; un journal d'informations télégraphiques universelles et vraies; un journal ennemi du scandale; un journal honnête, hardi et *absolument indépendant*. »

La méthode du *News* relative à l'emploi de titres pour attirer l'attention du lecteur fut adaptée au *Matin*, le premier journal français à faire usage de cette innovation. Emmanuel Arène et Paul Cassagne, députés, ainsi que J. Cornély et Jules Vallès, journalistes, qui représentaient les quatre principaux partis politiques de la France, collaborèrent au *Matin* à tour de rôle. Malgré sa technique américaine, le journal était entièrement français dans son esprit et il n'hésita pas à engager des discussions avec ses confrères. Six mois après sa fondation, il annonça que le nombre de ses lecteurs dépassait celui de tous les journaux de la capitale, à l'exception du *Petit Journal*, du *Temps* et de *Figaro*.

Fait curieux, le *Morning News*, au contraire, perdait du terrain pendant que son protégé augmentait d'importance. On peut en conjecturer que le succès inattendu du *Matin* enthousiasma ses rédacteurs à un tel point qu'ils portèrent tous leurs efforts sur celui-ci au détriment du *News* lui-même. En juillet 1887, le journal américain put affirmer encore que la vente de ses numéros dépassait « le tirage combiné de tous les autres journaux américains et anglais de Paris » (1), mais son étoile commençait à pâlir. Il se termina avec le numéro du 5 novembre 1887 qui contient l'avis :

« Le *Morning News*, ayant été acheté par l'*American Register*, sera publié le dimanche 6 novembre et ensuite tous les

(1) C'est-à-dire *Galignani's Messenger* et l'*American Register*. S'il existait d'autres journaux à cette époque, on n'en trouve pas trace.

dimanches comme une partie de l'*American Register*. Ce dernier ne changera ni de forme ni de caractère. »

Chamberlain paraît avoir quitté Paris avant la vente du *Morning News* au docteur Evans, car il devint rédacteur en chef en 1887 de l'*Examiner*, de San Francisco, le premier journal de William Randolph Hearst, qui fut lancé cette année-là (1).

Mais les lecteurs anglais et américains n'eurent pas à souffrir d'interruption dans la publication des informations, car l'agent qui causa définitivement la disparition du *Morning News* fut indubitablement l'inauguration, le 4 octobre 1887, du *New York Herald*, par James Gordon Bennett. A partir de cette date et jusqu'à nos jours ce journal n'a jamais cessé de paraître.

L'édition européenne du *New York Herald* de New-York fut créée après l'échec subi par Bennett dans sa tentative d'acquérir le *Galvani's Messenger*. En 1866, à l'âge de 25 ans, Bennett avait succédé à la direction du journal fondé en 1835 par son père sous le titre de *Morning Herald*. Après avoir poursuivi pendant vingt ans en Amérique les méthodes du père, en les atténuant pourtant quelque peu, il prit la décision de venir installer également en Europe un organe qui développerait sa conception — et celle de son père — « de la relation importante qui existe entre la vie et l'encre d'imprimerie ». Un autre facteur contribua aussi à la création du *Herald* de Paris (2). Bennett envisageait depuis longtemps le rapprochement de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique dans une entente cordiale. Pour favoriser ce projet, il fonda aussi un journal à Londres, mais la nécessité d'un organe américain n'était pas aussi grande dans cette ville et le journal cessa de paraître en 1892.

Pendant ce temps, le *New York Herald* de Paris s'assurait une place importante dans la vie des habitants anglo-saxons. Rien ne fut épargné pour pourvoir le journal de tous les perfectionnements propres à recueillir le plus rapidement possible les informations mondiales. L'édition de Paris profita de toutes les

(1) Voir *The History of American Journalism*, par William G. Bleyer (Cambridge, Massachusetts, 1927), p. 355.

(2) Pendant toute son existence, le *New York Herald* de Paris a été appelé à New-York le « Paris Herald », comme le font encore les journalistes d'aujourd'hui.

sources européennes d'information qui étaient au service du journal de New-York. C'était, en somme, un nouveau *Morning News*, plus perfectionné et muni de ressources beaucoup plus grandes. En peu de temps, il devança ses deux confrères et domina complètement la situation.

Albert C. Ives, qui avait été avec Chamberlain co-rédacteur du *News*, devint chef de la rédaction au *Herald*; le fait qu'il fut employé par le *Herald* un mois avant la vente du *News* et que Chamberlain était déjà parti pour San Francisco donne à penser que le Docteur Evans acheta le *News* au moment où ce journal était près de la faillite. Ives fut remplacé plus tard par Julius Chambers, chef des informations intérieures au *Herald* de New-York, qui fut à son tour remplacé par Harry Metzger, correspondant à Paris.

Après avoir commencé sa carrière rue Coq-Héron, où débutterent tant de publications en langue anglaise, le *Herald* fut transféré provisoirement rue Montmartre en attendant son installation 38, rue du Louvre, en juin 1890, où il resta jusqu'au 10 décembre 1930, moment où il fut transféré dans l'immeuble construit pour lui rue de Berri. C'est rue du Louvre, en 1897, que le *Herald* souleva la curiosité de tous les journaux français lors de l'introduction de la première machine à composer que l'on eût vue jusqu'alors dans le pays (1). Six linotypes Mergenthaler furent installées sous la direction de M. Frank Cohick (2), chef de la composition, que Bennett avait fait venir de New-York à cet effet. Les maîtres-imprimeurs, qui venaient voir travailler ces machines miraculeuses, levaient les bras au ciel en apprenant ce qu'elles coûtaient. Mais, deux mois plus tard, le *Petit Bleu* les adopta et, peu à peu, l'innovation devenait une nécessité universellement acceptée.

Si, dès le début, le *Herald* se donna pour tâche la présentation soignée des nouvelles fraîches, il fut aussi vivement attiré par le génie inventif des Français. Ce fut un ardent partisan de Santos-Dumont et du marquis de Dion-Bouton dans le domaine aéronautique et dans celui de l'automobile. Le penchant qu'avait

(1) Voir *La Technique du Journal*, par Ant. Seyl. (Paris, 1925), p. 70 et cf. le supplément du *New York Herald* du 11 décembre 1930, p. 1, col. 1.

(2) M. Cohick occupe toujours cette situation.

Bennett pour toutes les inventions l'amena à employer, souvent avec des résultats sensationnels, beaucoup de nouveautés qui rendirent son journal populaire. Après avoir chargé un de ses correspondants de faire une enquête sur l'expérience de T. S. F. menées par Marconi pour la transmission des messages entre l'Irlande et Terre-Neuve, l'éditeur paya 5.000 dollars (125.000 fr.) à l'inventeur pour qu'il allât, en 1899, aux Etats-Unis diffuser les résultats des courses de yachts pour la Coupe d'Amérique (1).

Bennett s'attacha non seulement à rassembler très vite les informations, mais aussi à la distribution rapide de la feuille imprimée. Le 13 août 1905, on fut très surpris à Trouville — à 200 kilomètres de la capitale — de voir arriver le *Herald* à six heures du matin, moins de trois heures après son impression rue du Louvre. C'était le résultat de l'adaptation de la livraison automobile à la distribution d'un journal. Inaugurée pendant la « Grande Semaine », cette méthode fut appliquée bientôt à d'autres villes de la côte normande et les courses quotidiennes des automobiles du *Herald* devenaient d'importants événements sportifs et journalistiques sur lesquels on engageait des paris.

L'empressement du directeur à faire usage de n'importe quel moyen mécanique qui pût aider le journal, et sa répugnance à s'admettre battu même dans les circonstances difficiles, lui permirent de maintenir son record de publication ininterrompue. Des moteurs Diesel et des générateurs électriques spéciaux furent installés pour assurer continuellement du courant aux moments des grèves d'électriciens, qui étaient fréquentes à l'époque. Pendant les inondations de 1910, lorsque la Seine déborda dans les égouts, les eaux menaçaient de remplir les sous-sols du *Herald* et ont tint des pompes en opération pendant des journées entières pour assurer le fonctionnement des presses.

Etant donnée la volonté de Bennett d'offrir à ses lecteurs un journal tous les jours, le *Herald* resta à son poste pendant la grande guerre. Aux premiers jours de septembre 1914, lorsque la plupart des journaux parisiens furent obligés de quitter Paris

(1) Le désintéressement de Bennett en matière de dépenses est également démontré par le fait qu'il paya 7.000 dollars (175.000 francs) de frais de câbles pour transmettre à New-York le discours du roi de Prusse, à la fin de la guerre d'Autriche, en 1867.

pour Bordeaux ou de suspendre entièrement leur publication, le *Herald*, qui fut la seule feuille en langue anglaise à rester à Paris, faisait toujours « rouler » ses presses et publiait les nouvelles sans souci du danger. Le directeur, convoquant l'armée réduite de ses rédacteurs et de ses journalistes, leur déclara :

« Que ceux qui veulent s'en aller s'en aillent. Cette maison sera protégée par notre drapeau et je défie les Allemands de le mépriser. S'il viennent et que vous restiez, je ferai tout mon possible pour assurer votre sécurité. Mais dans tous les cas, Messieurs, le journal continue de paraître. »

Par conséquent, la petite salle de rédaction, ébranlée assez souvent par l'explosion des obus dans le quartier des Halles, resta un centre de réception des informations, tandis que les sous-sols où fonctionnaient les presses servaient habituellement de refuge pour les braves gens du voisinage contre les attaques aériennes. C'était un spectacle fréquent que de voir un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, habillés d'urgence, qui regardait « rouler » les grandes machines en attendant le signal qui annonçait la fin de l'alerte.

Plus tard, lorsque des milliers de soldats américains furent arrivés en France, les moyens mécaniques du *Herald* furent mis à rude épreuve pour pourvoir à la demande de nouvelles. En 1918 et aux premiers mois de 1919 on publiait quotidiennement 400.000 exemplaires, aux colonnes mutilées par les crayons autoritaires des censeurs militaires français et américains. La lutte constante contre les rigueurs de la censure, lorsque même les pronostics du temps étaient censurés, pourrait fournir les éléments d'un volume. Mais malgré ces difficultés, le *Herald* fut à même de traverser cette époque sans se faire suspendre ou saisir par les autorités.

Bennett mourut avant de voir l'important succès de son journal et le triomphe des Alliés. Il succomba le 13 mai 1918. Frank A. Munsey, grand propriétaire de journaux, acheta deux ans plus tard les éditions de New-York et de Paris du *Herald*, mais il n'y eut guère de changement rue du Louvre en ce qui concernait le caractère de l'organe. En mai 1924, le journal français et le journal américain furent acquis par Ogden Mills Reid, propriétaire du *New York Tribune*, qui fusionna ces deux grands organes

en Amérique et cette fusion fut cause d'une mutation importante dans l'édition parisienne du *Herald*, qui devint l'édition européenne du *New York Herald Tribune*. En adaptant aux conditions locales les méthodes heureuses du *Herald Tribune* de New-York, qui combinait lui-même les traditions des deux organes primitifs, le *Herald* de Paris entra dans une nouvelle phase de son développement. Les deux éditions, en attirant l'attention sur le nouveau régime, annoncèrent simultanément :

« Ces deux journaux, qui paraissent chaque jour dans des villes séparées de plus de quatre mille kilomètres, sont néanmoins étroitement liés par des idées et une politique communes et par un but semblable. Le *New York Herald Tribune* se trouve fortifié, en ce qui concerne ses services européens, grâce aux avantages qui lui sont offerts par le *Herald*, tandis que le *Herald* de Paris profite de la tradition, de l'influence et des ressources de l'organisation principale des Etats-Unis. »

C'est vers cette époque que les Américains découvrirent que les voyages en mer n'étaient plus un luxe et qu'ils devenaient à la portée de tout le monde. L'augmentation énorme du trafic touristique apportait au *Herald* des milliers de lecteurs nouveaux, ce qui l'aidait à adapter ses services aux exigences d'un grand journal métropolitain moderne. Cette production croissante, qui finit en 1930 par le mettre en tête de tous les journaux du pays, pour ce qui est du volume proprement dit de ses numéros, amena M. Laurence Hills, directeur général à Paris depuis 1924, à transférer le *Herald* dans l'hôtel moderne et spacieux qu'il occupe actuellement rue de Berri.

Grâce à l'utilisation de tous les perfectionnements connus pour préparer et distribuer sa provende, le *Herald* n'est plus aujourd'hui un journal desservant simplement une colonie étrangère. Mais, tout comme ses confrères, les éditions parisiennes du *Chicago Tribune* et du *Daily Mail*, il expédie ses exemplaires dans toute l'Europe, par la voie des airs. En effet, ces trois journaux sont distribués dans le Proche-Orient, en Afrique et même en Extrême-Orient, où les expatriés diplomatiques et commerciaux attendent les organes anglo-saxons de Paris pour avoir les premières nouvelles de chez eux :

Il faut revenir de vingt-cinq ans en arrière pour assister aux

débuts du plus vieux des deux confrères du *Herald* qui existent aujourd'hui. La chute finale du *Galignani's Messenger*, après quatre-vingt-dix ans d'existence, dont les vingt derniers marqués de tribulations, laissa temporairement la colonie britannique de Paris sans organe qui lui soit spécialement consacré. Cette lacune fut comblée par l'établissement, le 22 mai 1905, de l'édition continentale du *Daily Mail* (courrier quotidien) de Londres, fait qui désigne d'ailleurs le point de départ d'une nouvelle ère du journalisme anglais en France comparable à la transition de 1883, lorsque le *Morning News* donna aux Américains un journal quotidien moderne.

Le *Daily Mail* à cinq sous de Londres fut lancé en 1896 par Alfred Charles Harmsworth qui devint plus tard Lord Northcliffe. Ce fut le premier journal anglais à bon marché qui concurrençât sérieusement, en matière de services généraux, les organes de prix élevés. Son développement fut si phénoménal qu'aux premiers jours de notre siècle sa vente quotidienne dépassait le million d'exemplaires. Sa méthode était simple : présenter d'une manière attrayante et constante des nouvelles et des articles inédits, en tenant compte avant tout du changement rapide et incessant des sujets qui intéressent le public. Le succès du *Daily Mail* amena à la publication indépendante d'une édition à Manchester et, plus tard, d'une autre à Paris, tout d'abord « pour rapporter des informations de tous les coins du globe... mais surtout pour donner une impulsion et une signification au rapprochement de la France et de l'Angleterre, et pour aider la cause de l'Entente Cordiale en présentant au peuple français une image impartiale de l'opinion britannique » (1).

Cette première édition parisienne d'un journal de Londres fut d'abord installée rue du Faubourg-Montmartre, mais elle fut transférée plus tard à son adresse actuelle, 36, rue du Sentier. Un fil télégraphique spécial relia le journal aux bureaux londoniens et on aménagea un service de dactylographes rapides pour recevoir la « copie » envoyée par téléphone. On croyait d'abord presque impossible la transmission par fil de la plupart du contenu de la feuille londonienne; mais on persévéra des deux côtés

(1) Voir le *Daily Mail* continental du 22 mai 1926, p. 6, col. 1.

et on put bientôt distribuer dans toute l'Europe un organe anglais expédié de Paris de telle sorte qu'il arrivât dans les villes lointaines bien avant les journaux de Londres portant la même date.

Soutenue par une très forte organisation, l'édition continentale du *Daily Mail* parvint en peu de temps à être assez puissante pour rivaliser avec le *Herald*. Elle consacrait, par conséquent beaucoup de place aux informations américaines et on peut dire d'une manière très générale que, pendant son existence de plus de vingt-cinq ans, l'édition parisienne ne diffère guère de celle de Londres que par le soin qu'elle apporte à recueillir les nouvelles des Etats-Unis dans le but d'attirer le lecteur américain. Il est même à noter que pendant un certain temps le *Daily Mail* annonçait avec régularité qu'il était lu par plus d'Américains que n'importe quel journal américain publié en Europe. Ce fut le seul journal du matin qui publia, le 3 août 1923, la nouvelle de la mort de M. Harding, ancien président des Etats-Unis, la plupart des journaux ayant commis l'erreur de supprimer la « veillée » en raison d'une amélioration passagère de l'état du président.

Le *Daily Mail* a également pris l'habitude de donner des nouvelles des stations thermales et balnéaires fréquentées par les Anglais. L'initiative du journal à cet égard remonte au 5 janvier 1914, moment où il annonça l'inauguration du « premier service régulier de distribution de journaux par avion ». La feuille était transportée de Nice à San Remo ou à Hyères, les paquets étant attachés à un parachute que l'on lâchait en arrivant dans ces villes. « Ce moyen de transport, » déclare le *Daily Mail* de ce jour-là, « est sans doute le précurseur d'un plus grand effort dans ce sens. » En effet, les trois journaux anglo-saxons sont aujourd'hui transportés par avion à travers vingt-cinq pays d'Europe.

L'édition continentale a été publiée sans interruption, à l'exception de trois jours, au début de la grande guerre. Après avoir annoncé, le 1^{er} août 1914, la mobilisation des armées françaises, le *Daily Mail* remplit une colonne de ses conseils aux sujets britanniques désireux de quitter immédiatement la France. « C'est le Poing de Fer qui frappe, » dit-il le 3 août, en faisant savoir son adhésion inébranlable à la France « contre cette puissance qui a décidé de mettre toute l'Europe à l'épreuve. » La déclaration de la guerre de la Grande-Bretagne relègue aux pages inté-

rieures toutes les annonces payantes et on voit tracer dans la première page, jour par jour, à contre-cœur et avec incrédulité, le progrès de l'avance apparemment irrésistible des forces allemandes à travers la Belgique et vers Paris.

Le 2 septembre, le *Daily Mail* publia la proclamation qui informait le public du transfert du gouvernement à Bordeaux, et dans le numéro suivant il annonçait à ses lecteurs :

« A cause des circonstances actuelles à Paris et dans le nord de la France et du fait que la distribution des journaux envoyés de Paris en province n'est plus possible, le *Daily Mail* continental est obligé de transférer ses bureaux à Bordeaux. »

Différent du *Herald*, qui était protégé par un drapeau non combattant, le *Daily Mail*, propriété de sujets d'une puissance ennemie, accompagna ainsi la plupart des journaux français lorsqu'ils quittèrent la capitale, qu'approchaient rapidement les Allemands. Le transfert à Bordeaux s'accomplit apparemment avec calme et méthode, car le 6 septembre on vit paraître le journal à Bordeaux, dans les bureaux de la *Petite Gironde*, inchangé de physionomie, sauf une qualité inférieure de papier. Il n'y publia pourtant que treize numéros et, le 19 septembre, il revint rue du Sentier, le retour à Paris n'ayant occasionné aucune interruption (1).

Le *Daily Mail*, comme le *Herald*, développa considérablement son tirage pendant la guerre, servant de lien direct entre les soldats britanniques et l'Angleterre. « Des millions d'Anglais, » écrit plus tard Lord Rothermere, « se rappelleront toujours que les nouvelles des événements les plus importants de leur vie leur sont parvenues grâce au *Daily Mail* continental qui, en dépit de difficultés parfois presque insurmontables, était distribué à toute l'armée britannique en France. (2) »

Une nouvelle production intensive de l'édition parisienne, rappelant les jours tragiques de la guerre, eut lieu en mai 1926. à l'occasion de la grève des typographes anglais. Pendant que les bureaux de Londres étaient paralysés, faute de personnel, le

(1) Un autre journal en langue anglaise, le *Paris Daily Post*, fut publié à la même époque à Bordeaux, mais il n'y a pas moyen d'établir s'il était britannique ou américain et s'il parut pendant plus de quelques jours.

(2) Voir le *Daily Mail* continental du 22 mai 1926, p. 1, col. 3.

Daily Mail continental fut expédié en Angleterre par avion. On y envoya plusieurs fois de suite 250.000 exemplaires par jour; en tout, 1.250.000 exemplaires environ y furent distribués pendant la durée de la grève.

L'édition du continent, qui jouit toujours d'un avantage distinct sur ses deux confrères américains, en raison de la proximité relative de son siège social, restera probablement le seul journal anglais du matin publié à Paris. Il fait partie des Associated Newspapers, Limited, organisation présidée par Lord Rothermere et qui comprend également les éditions de Londres et de Manchester du *Daily Mail*, l'*Evening News* et le *Sunday Dispatch*. L'inauguration d'une édition continentale par un concurrent londonien exigerait une dépense importante et le perfectionnement d'une organisation puissante dans les pays d'Europe. Puisque les besoins des habitants britanniques et américains en matière d'informations sont déjà pourvus, il est clair qu'une nouvelle entreprise ne pourrait être motivée que par des buts politiques quelconques.

L'existence d'une édition parisienne du *Chicago Tribune*, un autre journal américain qui se publie aujourd'hui dans la capitale a ses origines dans l'entrée des Etats-Unis dans la grande guerre. Des préparatifs énergiques ayant pour but de fonder un organe destiné à « soutenir notre armée » furent commencés à Chicago le 6 avril 1917, le lendemain de la déclaration de guerre et on envoya en France M. Joseph Pierson, sous-secrétaire de la rédaction, pour exécuter ce projet. Des difficultés sans nombre l'attendaient lorsqu'il arriva le 19 juin pour prendre connaissance de la situation. Le *Herald* et le *Mail*, malgré leurs organisations établies depuis des années, avaient eux-mêmes à faire face à de graves problèmes dus au manque de matière première (1) et aux changements fréquents dans le personnel de la rédaction et dans le personnel technique. Il fallait donc avoir plus que du simple courage pour entrer en scène à un pareil moment. Il fallait être aussi abondamment pourvu de patience pour mettre au point les détails innombrables qu'exigeait l'inauguration d'un journal dans un pays étranger engagé dans la lutte la plus terrible de son histoire.

(1) Le gouvernement fut obligé de rationner même le papier à cette époque.

Secondé par le lieutenant Pierre Barbou, officier d'aviation français en convalescence, M. Pierson gagna toutes ces petites batailles préalables et procéda, l'après-midi du 3 juillet, aux apprêts de la publication du premier numéro dans une modeste imprimerie, 24, rue Milton. Les difficultés rencontrées par le personnel de la rédaction, qui se composait de trois personnes, y compris M. Pierson lui-même, sont relatées par ce dernier :

« Le premier numéro de l' « Army Edition » du *Chicago Tribune* fut mis laborieusement sous presse. Les compositeurs français luttèrent loyalement contre les étrangetés de la langue anglaises. Les épreuves fourmillaient de fautes et il fallut recomposer plusieurs fois de suite des galées entières. A sept heures du soir, nous n'en avions que quatre qui étaient relativement « propres ». Nous abandonnâmes l'effort d'amener les compositeurs à diviser les mots en syllabes anglaises... Les heures filaient comme des minutes. A minuit nous n'avions guère que huit galées de matière. Nous devions « rouler » à deux heures du matin, mais ce serait évidemment impossible.

« Le censeur militaire français nous téléphone. Il avait été informé, nous dit-il, que nous avions l'intention de lancer un journal et il voulait nous avertir qu'il ne fallait pas le publier avant qu'il en eut approuvé le contenu... Nous perdîmes deux précieuses galées de matière. Il « tua » (1) en entier un article écrit par le lieutenant Barbou pour accueillir les soldats américains en France et pour leur expliquer quelques coutumes françaises qui pourraient leur paraître étranges. Mais ce ne fût que plus tard au moment où la censure militaire américaine commença ses fonctions que nous appreciâmes l'indulgence de ce censeur français...

« L'aube vint. Nous décidâmes de publier ce que nous avions... Nous fîmes la mise en page de manière à masquer, autant que possible, les ravages du censeur, et entrâmes en production réelle. Le dôme du Sacré-Cœur se dorait au soleil lorsque les premiers exemplaires furent placés dans les kiosques (2). »

(1) Dans les journaux américains on « tue » la matière, c'est-à-dire on la détruit ou on la distribue.

(2) Voir le *Chicago Tribune* du 4 juillet 1931, p. 1, col. 3.

C'est ainsi que l'édition parisienne du *Chicago Tribune*, journal qui existait depuis déjà soixante-dix ans aux Etats-Unis, parut pour la première fois le jour anniversaire de l'Indépendance américaine, le jour même où les premiers contingents de l'armée américaine entrèrent dans la capitale, en route vers le front. Pendant les premiers mois, le *Chicago Tribune* ne parut que six fois par semaine, mais plus tard, il fut publié également le dimanche, et devint un membre accrédité de la presse quotidienne de Paris. Au fur et à mesure que les soldats américains étaient répartis dans les différentes régions de la France, le succès du journal allait croissant et, au mois de novembre, il lui fallut quitter la petite imprimerie de la rue Milton pour s'installer dans les ateliers du *Petit Journal*, 5, rue Lamartine, où il se trouve encore aujourd'hui et où il profite de l'organisation du journal qui a, en France, le plus fort tirage.

Malgré ses origines modestes aux jours critiques de la guerre, le *Chicago Tribune* se développa graduellement et sur des bases solides jusqu'à ce qu'il parvint à occuper une place importante dans la presse anglo-saxonne de Paris. En profitant des services européens bien organisés du journal de Chicago, il jouit de plus d'un avantage très net du fait qu'il centralise toutes les informations transmises des différentes capitales de l'Europe par les correspondants du journal de Chicago. Ce système est basé sur l'opinion, d'ailleurs entièrement justifiée, que c'est Paris et non pas Londres qui, depuis la guerre, est le centre des informations. La répugnance du *Herald*, au contraire, à reconnaître cette mutation a nuit quelque peu à son efficacité.

A force d'apprécier et de transformer en réalités les avantages virtuels de sa situation, le *Chicago Tribune* s'est assuré une place stable à côté de ses deux aînés anglo-saxons, ce qui a démontré en même temps que Paris et le continent peuvent faire vivre deux journaux américains. Tandis qu'il intéresse plus spécialement les lecteurs de cette partie de l'Ouest des Etats-Unis, qui ont coutume de lire chez eux les journaux de Chicago, il est également lu dans toute l'Europe par d'autres Américains. L'expédition rapide par avion dans les villes de l'Italie fut inaugurée le 25 janvier 1931, permettant la vente des journaux à Naples à seize heures avant ceux envoyés de Paris par le train. Depuis

le 1^{er} mai 1931, le *Chicago Tribune* est à la disposition des lecteurs de Belgrade à trois heures de l'après-midi du jour même de la publication.

Alors qu'il y avait déjà en lice trois journaux du matin anglo-saxons, un quatrième organe en langue anglaise, le *Paris Times*, débuta au mois de mai 1924 — « le journal du soir de Paris, le journal du matin du continent ». Fondé par M. Cortland F. Bishop, de New-York, il était dirigé par M. Gaston Archambault, journaliste parisien qui fit son éducation en Angleterre et qui avait été rédacteur en chef du *Herald* pendant des années sous les ordres de Bennett et de Munsey.

Le *Times*, le second journal de ce nom publié à Paris (1), eut un succès modéré pendant plus de cinq ans, avant de cesser de paraître après le numéro du 14 novembre 1929. Il éprouvait plus vivement que ses concurrents du matin les difficultés qui résultent de la « perte » de cinq heures à la pendule entre New-York et Paris. La rédaction commençait à travailler à neuf heures du matin (cinq heures du matin à New-York) et le journal était obligé de mettre sous presse bien avant qu'il eût beaucoup de nouvelles du jour en Amérique. Il était, par conséquent, impossible de présenter des développements plus récents des événements relatés déjà par les journaux du matin, pour la simple raison que ces développements n'avaient pas encore eu lieu. Entre parenthèse, il est à noter que les journaux du soir new-yorkais jouissent, au contraire d'un grand avantage en relatant des informations d'Europe, du fait qu'il n'est que midi à New-York lorsqu'il est cinq heures de l'après-midi ou même plus tard dans les capitales continentales.

Se trouvant ainsi en face de conditions défavorables mais inévitables, pour la publication des informations venant d'Amérique, le *Times* fut obligé de diriger la plupart de son activité vers les événements britanniques et européens. Il fallait donc attirer non seulement les lecteurs américains, mais aussi tout le public de langue anglaise. On se servait avec beaucoup d'adresse des sources d'information françaises habituelles, mais le *Times*

(1) Un autre *Paris Times*, publié à Londres, mais daté de Paris, paraissait en 1865 dans la capitale. Il ne fait pas partie de cette étude. Un *Paris Times* plus authentique fut publié à Paris en 1846.

n'avait presque pas d'organisation à lui, ses correspondants principaux étant à New-York et à Londres.

Depuis la disparition du *Paris Times*, la presse anglo-américaine n'est pas représentée parmi les journaux du soir. Le bruit court par intervalles depuis deux ans que l'on lancera une feuille pour remédier à cette lacune, mais il y a des raisons pratiques pour croire que ce projet, s'il existe, ne se réalisera jamais. A côté des difficultés énumérées déjà, on doit maintenant compter sur un autre empêchement. La facilité des transports aériens entre l'Angleterre et la France permet la distribution à Paris de plusieurs journaux londoniens du soir, peu de temps après leur apparition dans les rues de Londres. Une telle concurrence pourrait créer de sérieux ennuis à une feuille locale qui ne serait pas pourvue de ressources suffisantes pour dominer la situation dès son lancement.

CHAPITRE VI

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES JOURNAUX EN LANGUE ANGLAISE PUBLIES A PARIS (1)

JOURNAL	FONDÉ	PREMIER ÉDITEUR OU GÉRANT	CARACTÈRE
The Paris Mercury, and Continental Chronicle	1792	Gueffier.	Britannique.
The Argus; or London Review'd in Paris	An XI (1802)	Ragot.	Napoléonien.
Le Polyglotte	1829	G. A. Galignani.	Britannique.
Galignani's Messenger	1814	Inconnu.	International.
The London Express and Paris Advertiser	1830	T. W. Dickinson.	Britannique.
Both Sides of the Question	1830	Inconnu.	Britannique.
The Paris Advertiser	1833	Jules Renouard.	Britannique.
The Paris Herald (The Paris Herald la Renommée)	1835	J. B. Cassano.	Parisien.
The London and Paris Courier ..	1836	John Wilks.	Britannique.
The Paris Sun	1836	Acland.	Britannique.
The Paris Times	1846	Arnando de Orisse (ou de Oresse).	Britannique.
The Lucifer (Le Petit Lucifer) ..	1847	Buchoz-Hilton.	Parisien.
Le Messenger Franco-Américain ..	1850	A. Dagneaux.	Franco-Américain.
Europe et Amérique	1850	Victor Leroux.	Franco-Américain.
Paris Correspondence	1852	Inconnu.	Britannique.
Paris Court News and General Advertiser	1853	Inconnu.	Britannique.

(1) Cette liste ne comprend pas les publications qui paraissaient à intervalles de moins d'une fois par semaine; mais on y note plusieurs feuilles hebdomadaires qui sont à considérer plutôt comme des recueils d'annonces que comme des journaux réels. L'identité des directeurs ou rédacteurs n'est pas toujours établie avec certitude. Dans ce cas, je nomme le gérant ou même le maître-imprimeur.

JOURNAL	FONDÉ	PREMIER ÉDITEUR OU GÉRANT	CARACTÈRE
Parisian Correspondence	1853	Inconnu.	International.
The American Business Guide for Paris and the Departments ...	1854	J.-A. Poinssignon.	Franco-Américain.
The English and American Intelligencer	1855	Charles Gardissal.	Parisien.
The Advertiser	1860	Jacques Delarue.	Parisien.
The Paris American	1866	Laughlen et Gu- thrie.	Américain.
The News of the Week for Americans	1867	Henri de Pène.	Américain.
The Continental Gazette	1868	Charl. McCledden	Américain.
The American Register for Paris and the Continent	1868	Pierre Bionnier.	Américain.
The American Register	1868	Thomas W. Evans	Américain.
European Press Correspondance .	1868	George Montagu- Hicks.	Britannique.
The American Tablet	1869	Henri Prodhomme	Franco-Américain.
The Paris Gazette	1869	Inconnu.	Britannique.
The American Times and Inter- national Gazette	1869	F. O. Byrne.	Américain.
The European News	1870	Inconnu.	Britannique.
Paris Echo	1870	H. Herman.	Parisien.
The American Messenger	1872	Henry J. Kremer.	Américain.
The Telegraphic News	1872	Charles Desjardins	Inconnu.
The Continental Herald and Swiss Times	1874	George A. Richar- dson.	Britannique.
The Paris Register and Visitor's Guide	1875	Turner (ou Tun- mer).	Britannique.
The Paris Herald	1878	François Pierre.	Parisien.
The Illustrated Paris News	1878	François Alléon.	Inconnu.
The Parisian	1879	Wasson.	Américain.
The Morning News	1883	Ives et Chamber- lain.	
The New York Herald	1887	James Gordon Bennett.	Américain. Américain.
The Daily Mail	1905	Lord Northcliffe.	Britannique
The Chicago Tribune	1917	Joseph M. Patter- son et Robert R. McCormick.	Américain.
The Paris Times	1924	Cortland F. Bis- hop.	Américain.

CHAPITRE VII

SON ESPRIT ET SON INFLUENCE

L'aperçu historique précédent a retracé à travers une période de cent trente-neuf ans l'existence à Paris de plus de quarante journaux en langue anglaise. Quoique dans beaucoup de cas, toute classification doive être considérée comme très générale, on parvient néanmoins à classer ces organes en :

Britanniques	15
Américains	12
Parisiens (journaux en anglais qui ne sont ni britanniques, ni américains, mais plutôt locaux par leur contenu et leur esprit)	6
Franco-américains	4
Internationaux	2
Napoléonien.	1

Bien que l'étude des six journaux ^{na}its parisiens ne soit pas dénuée d'intérêt, il suffira ici de la résumer sommairement, car ne peut représenter ces journaux comme des membres véritables de la presse anglo-américaine, mais plutôt comme des « feuilles d'annonces » publiées totalement ou en partie en langue anglaise. Il furent tous créés primitivement comme des entreprises commerciales — non pas comme des porte-parole britanniques ou américains. On peut donc les considérer comme dépourvus de toute préoccupation éditoriale ou nationaliste. Les deux organes dits internationaux, publiés en plusieurs langues, y compris l'anglais, ne méritent pas non plus d'être mentionnés ici, leur seul

trait particulier étant qu'ils étaient rédigés tant en espagnol qu'en roumain, en allemand et en anglais.

L'*Argus*, journal napoléonien rédigé entièrement en anglais, constitue, ainsi qu'on l'a déjà dit, une curiosité politico-raciale dont les motifs exceptionnels sont tout à fait hors du cadre de la présente étude.

Les trente-et-un journaux britanniques, américains et franco-américains présentent, par contre, une abondante matière. Pour la plupart, ces organes ont eu pour préoccupation constante de communiquer les nouvelles relatives à des événements susceptibles d'intéresser particulièrement leurs lecteurs de langue anglaise. Ce but est encore celui des trois quotidiens publiés actuellement à Paris. Un tremblement de terre, la mort d'un grand homme d'Etat ou tout autre événement qui, par son importance, est d'un intérêt universel, est relaté évidemment dans les colonnes d'informations étrangères des journaux français. Mais l'Américain qui habite Paris ou y est de passage ne s'attend guère à trouver dans la presse française une exposition détaillée des élections de l'Etat d'Ohio, et l'Anglais ne peut estimer qu'on lui a manqué d'égards lorsque son journal français préféré n'a pas relaté longuement la visite du roi Georges V à Epsom. De tels incidents *per se* n'ont pas suffisamment d'intérêt pour le Français et ne justifieraient pas, par conséquent, la publication d'un long récit.

Le premier devoir d'un journal anglo-saxon devient donc évident. Mais un journal ne consiste pas uniquement en informations. Les nouvelles sont, parmi toutes les denrées, les plus périssables; l'instant même où on les vend, elles deviennent inexistantes. Elles sont comme le vêtement fragile qu'un journal revêt pour un jour et puis rejette, parce qu'il est déjà démodé et usé. Le journal ne meurt pas cependant chaque jour pour renaître le lendemain; sous son enveloppe éphémère, on trouve des passions et des aversions, un cœur et une âme.

Presque sans exception, les organes en langue anglaise du passé — et certainement les trois organes qui existent aujourd'hui — ont eu fondamentalement le même caractère et le même esprit. Les visions de ces premiers journalistes d'il y a plus d'un siècle ont été héritées progressivement par leurs successeurs. Ils

ont cherché, et ils cherchent toujours à être le lien verbal, le point de contact, entre la civilisation anglo-saxonne et la civilisation latine, qui est représentée au plus haut degré par le peuple français. Cette presse de 1931 est une énonciation quotidienne des principes qui ont amené peu à peu ces civilisations à une union morale grâce à laquelle les peuples qui la composent ont une compréhension plus grande l'un de l'autre qu'à toute autre époque de leur histoire. Ces journaux sont des instruments puissants aux mains d'ambassadeurs non officiels de millions d'Anglo-Saxons. Ils expriment verbalement ce qui, en grande partie, grâce à eux, est devenu de moins en moins un lien académique et de plus en plus une amitié pratique.

Cette fonction d'intermédiaire entre races différentes constitue ainsi l'armature des journaux américains, armature que l'on habille chaque jour de nouvelles et de faits évidents et visibles. L'Anglais ou l'Américain de passage, qui lit pour la première fois l'un de ces journaux, y puisera certainement l'impression qu'il est mis par eux en contact direct avec son pays, mais en même temps, il y remarquera l'absence d'une attitude que l'on pourrait réduire à ces termes :

« Vous lisez votre propre journal, mais il faut vous rappeler que vous êtes bien loin de votre pays. C'est ici un pays étranger; n'en demandez pas trop. Cette feuille ne vous offre que certains renseignements, que vous avez payés, car c'est une entreprise commerciale. Elle ne vous garantit pas autre chose. »

Au contraire, l'impression que le lecteur aura très probablement peut se résumer en ces mots :

« Vous lisez votre propre journal, qui est une institution parisienne. Nous habitons ici; tout le monde nous connaît et, nous, nous connaissons tout le monde. Vous aimerez aussi tous nos amis et si, par hasard, vous êtes dans l'embarras, vous n'aurez qu'à vous adresser au premier passant ».

Cela ne veut pas dire que ces journaux soient plus royalistes que le roi. Ce ne sont pas des journaux publiés en anglais, mais qui restent étrangers à leurs lecteurs. Ce sont des membres britanniques et américains de la famille parisienne qui ont participé à la vie domestique assez longtemps pour souhaiter la bienvenue à leurs compatriotes et les accueillir sous le même toit.

Est-ce à dire que les journaux en langue anglaise sont retenus par la crainte qu'un gouvernement étranger ne leur fasse opposition ou les supprime? Est-ce que leur sympathie et leur amitié ne sont qu'affectées et déguisent une entreprise simplement commerciale? En outre d'une réponse négative générale qui ressort naturellement de l'exposition déjà faite des principes fondamentaux de ces journaux, il est à noter : premièrement, que tous les journaux publiés en France ont pleine liberté d'exprimer leur opinion grâce à la loi du 19 juillet 1881, et ensuite que, parmi les directeurs de journaux dont nous avons étudié l'action à travers une période de cent trente-neuf ans, il n'y en a pas un seul qui ait amassé une fortune (1). On peut donc affirmer que ces journaux expriment de la sympathie envers la France parce qu'ils éprouvent véritablement cette sympathie et qu'ils ont le désir non seulement de la manifester, mais encore de la faire partager.

L'opinion énoncée par M. Raymond Poincaré, ancien président de la République et du Conseil, à l'égard de l'un de ces journaux est un indice de l'estime que des Français notables ont pour ses efforts :

« ...Il est bon que le *Daily Mail*, qui a assisté à l'éclosion de l'Entente Cordiale, qui l'a vue grandir, qui en a observé la floraison et l'épanouissement, reste là pour la défendre contre les caprices du vent et les gelées imprévues... Le *Daily Mail* a toujours eu, comme c'est son devoir, pour objectif principal, la grandeur des destinées britanniques. Mais, en même temps, il s'est attaché à connaître et à expliquer la pensée française (1). »

Un sentiment identique fut exprimé quatre ans plus tard par M. André Tardieu, lorsqu'en qualité de premier ministre, il prononça un discours le 8 octobre 1930 devant l'« Anglo-American Press Association » :

« Nous, Français, sommes démocratiques. Nous voulons que l'on nous reconnaisse comme tels. Favoriser une entente

(1) Les seules publications qui ont prospéré financièrement sont celles qui étaient appuyées dès leurs débuts par un siège social déjà établi, soit en Angleterre, soit en Amérique.

(1) *Après Vingt-et-un Ans*, par Raymond Poincaré, *Daily Mail continental* du 22 mai 1926, p. 8, col. 4.

meilleure, une entente nécessaire, est une entreprise magnifique, et j'ai confiance, à juger d'après ce que j'ai vu, que c'est là votre désir. »

Une reconnaissance plus remarquable encore de la puissance qu'exerce la presse anglo-américaine de Paris en interprétant aux Anglo-Saxons la pensée et les espoirs du peuple français fut faite un an plus tard en termes précis par M. Pierre Laval, premier ministre, devant soixante-sept membre de cette même association. Son appel à leur collaboration assidue fut prononcé la veille de son départ pour Washington, où il allait s'entretenir avec le président Hoover. Il déclara notamment :

« ...Je vous avouerai que je suis venu parce que j'ai un service à vous demander. Vos confrères parisiens savent que je n'hésite jamais, pour la défense des intérêts de mon pays, à faire appel à leur dévouement. Aujourd'hui, en m'adressant à vous, je sais... que vous ne me refuserez pas votre concours.

« Il s'agit de défendre non pas seulement les intérêts communs de nos deux nations, mais de sauvegarder notre vieille civilisation. Le monde est troublé profondément par la crise économique et monétaire... Voici ma requête : préservez-le des nouvelles sensationnelles et dangereuses... Je reconnais et j'admire votre effort. Je vous montrerai mon amitié en m'efforçant de faciliter votre tâche. » (1)

Cette presse transplantée cherche à interpréter aux lecteurs anglo-saxons, non pas seulement les questions politiques du jour, mais aussi les ramifications multiples de la vie nationale de tout un peuple. Elle fait mention chaque jour des événements qui ont lieu dans la capitale et dans tout le pays. Ce qui occupe une colonne entière dans certains journaux français est relaté brièvement en deux paragraphes dans le *Chicago Tribune*, par exemple, mais il est certain que tout fait qui présente un intérêt tant soit peu général sera rapporté dans les pages des organes anglo-américains.

Tout ce qui concerne mutuellement la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, ou deux seulement de ces trois pays, y reçoit invariablement autant d'attention que dans les journaux

(1) L'*Intransigeant* du 14 octobre 1931, p. 1, col. 7.

français eux-mêmes. Le raid de Costes et Bellonte, de Paris à New-York fut traité en événement de la plus haute importance par le *Daily Mail*, le *Tribune* et le *Herald*. De même une place importante fut consacrée à la mort du maréchal Joffre. En fait, le récit des funérailles du grand soldat occupait plus de place dans le *Herald* que dans la plupart des journaux parisiens. Et, après avoir présenté à ses lecteurs une description complète des divers aspects de cet événement, ce journal énonça son opinion éditoriale sur la vie du maréchal :

« Joffre est à juste titre l'une des plus glorieuses figures que la France ait produit. Il a vaincu à un moment où le désespoir étendait ses doigts sinistres pour s'accrocher à la gorge d'un peuple... La sérénité confiante de son caractère était son trait marquant. Il était toujours optimiste, même en face de l'infortune la plus menaçante.. Rien n'est plus beau que sa ferme politique, exprimée dans l'ordre du 5 septembre 1914, de résister à l'ennemi jusqu'à la mort, ordre dont César lui-même aurait pu être fier, ordre qui, par sa simplicité parfaite, dépasse toute l'éloquence grandiose de Napoléon. Le nom de Joffre survivra toujours. » (1)

Les commentaires qui précèdent interprétaient les faits rapportés dans quatorze colonnes environ. Mais en dehors de l'interprétation qu'elle donne ainsi à ses lecteurs d'événements français, cette presse s'efforce encore de présenter des études sommaires et pertinentes sur les institutions du pays ainsi que l'on peut en juger par ce qui suit :

« La lente progression de la cause du suffrage féminin en France est une énigme politique. On dirait peut-être, à plus juste titre, une énigme sociologique. Si un grand nombre de femmes françaises avaient réellement le désir de voter, il paraît à peu près certain qu'elles en obtiendraient le droit. Mais qu'elles ne veuillent pas du bulletin de vote, ce n'est pas forcément une raison pour qu'on ne le leur donne pas. Aux Etats-Unis et en Angleterre, par exemple, la majorité des femmes était peu résolue ou même tout à fait indifférente concernant le suffrage.

« Ce qui manque en France, c'est un petit groupe de

(1) *New York Herald* du 5 janvier 1931, p. 6, col. 1.

femmes bien organisé, influent et agressif, qui ait la ferme volonté de lutter. Le type des suffragettes anglaises et américaines d'il y a vingt ans n'existe pas en France. La lutte fut menée en Angleterre et en Amérique par une clique de femmes riches, déterminées, impérieuses et arrogantes, qui avaient assez de loisirs pour s'occuper des affaires de tout le monde, sauf peut-être des leur. Telles étaient et sont encore nos féministes.

« Ce type n'est sans doute pas inexistant en France. Quoi qu'il en soit, son action ne peut pas être la même. Il possède peut-être un peu plus de bon sens et plus de modestie. Ou peut-être est-il découragé par l'inertie lourde des masses qu'il faudrait réveiller. Il faudrait former dans tout le pays des comités pour le suffrage féminin. Mais existe-t-il quelqu'un, connaissant un peu la civilisation française, qui puisse s'imaginer une réunion pareille à Périgueux ou à Béziers? » (1)

Une petite étude comme celle qui précède démontre clairement l'intention de la presse anglo-américaine d'explorer les endroits obscurs du paysage social français et d'en sortir avec une espèce de guide de poche qui indique ce qu'il y a à y voir. Pour le lecteur étranger de passage, c'est un séjour fictif dans mille familles françaises et un beau voyage économique dans beaucoup d'endroits qu'il ne peut explorer personnellement. Un autre exemple tiré du même journal va encore plus loin et suggère l'application aux institutions américaines des conclusions finales :

« Les Français sont libérés depuis longtemps des tyrans couronnés; ils ne paient pas de dîmes et ne se prosternent pas devant les privilégiés féodaux. Mais le désir de souffrir est tellement inhérent à l'être humain qu'ils se sont créé de nouveaux seigneurs et maîtres : les fonctionnaires civils. Ces derniers tiennent dans leurs mains la liberté et le bonheur de million de leurs concitoyens.

« Le joug du fonctionnaire pèse continuellement sur le peuple français, mais il le porte gaiement. Les Français regardent ces fonctionnaires comme un chien ses puces. On peut se gratter très fort, mais on ne s'en débarrasse pas et, bon gré mal gré, la vie continue...

(1) Alex Small dans le *Chicago Tribune* du 28 janvier 1931, p. 6, col. 5.

« On peut s'attendre pour l'avenir à voir le nombre des fonctionnaires non pas diminuer, mais augmenter. Le rôle joué par l'Etat, les départements, les communes va toujours croissant. Par conséquent, il faudra d'autres fonctionnaires pour faire marcher ces nouvelles entreprises... C'est naturellement l'affaire des contribuables français, mais cette question se recommande, à mon avis, à la méditation de tout Américain à un moment où nos démagogues prétendent que, dans notre pays aussi, le rôle joué par l'Etat, etc... devrait être amplement accru. »

Faire une estimation des services qui ont été rendus par les grands hommes français contemporains est encore une fonction qui incombe à ceux qui s'efforcent d'analyser les éléments les plus intimes d'une nation. Les hommes d'état de la France, ses savants, ses soldats, tous ceux qui contribuent au progrès d'un peuple ingénieux, sont passés en revue sous les yeux des Anglo-Saxons, afin qu'ils puissent juger des qualités de chacun.

En attirant l'attention sur le départ prochain de l'Elysée du président Doumergue, le *Daily Mail* résuma comme suit les difficultés et les victoires de son septennat :

« En observant toujours les précédents strictement constitutionnels, M. Gaston Doumergue a conduit le gouvernement le long de routes parfois difficiles. On ne permet que peu d'initiative au président de la République, mais il possède une prérogative d'une valeur énorme : il a le droit de choisir son premier ministre. C'est en se servant de ce droit que M. Doumergue put former deux des plus forts et plus stables cabinets de son septennat, ceux de M. Raymond Poincaré et de M. André Tardieu.

« Mais, quant au peuple français et, en fait, au monde entier, M. Doumergue ne doit pas sa popularité au maniement de problèmes constitutionnels difficiles. Ce qu'ils aiment en lui, c'est son urbanité, son point de vue optimiste sur la vie, et la bonhomie avec laquelle il a fait face à la routine fatigante de la vie d'un président ». (1)

La démonstration effective des analyses faites sur les myriades d'aspects des coutumes, des institutions et de la vie intime du pays exigerait la reproduction de milliers de colonnes de

(1) *Daily Mail* du 13 mai 1931, p. 4, col. 3.

journaux. Les sujets sont aussi variés que la vie même. On peut observer pourtant que toutes ces petites enquêtes sont destinées à faire connaître au lecteur le point de vue d'un observateur expérimenté sur quelque élément de la vie d'un peuple étranger qui, grâce à ces explications, en devient moins étrange. La méfiance est un des fruits principaux de l'absence de compréhension. On croit que ce qui est inconnu doit tout naturellement contenir ou masquer quelque danger mystérieux. A force d'éclaircir ces mystères, c'est-à-dire de présenter des renseignements authentiques qui servent de base à une nouvelle compréhension de la chose précédemment inconnue, les journaux en langue anglaise extirpent automatiquement la méfiance dont le lecteur a ou n'a pas conscience — et y substituent la confiance amicale. Pour l'Anglo-Saxon et le Français qui se rencontrent par hasard cet éclaircissement de mystères est une sorte de propagande adventice qui agit au profit de l'un et de l'autre.

Il faut répéter que ces points d'analyse ne se bornent pas aux phénomènes dits primaires du tissu social et national; ils comprennent également les trivialités innombrables qui, malgré l'individu, lui prennent indubitablement de son temps et de son attention. Si le lecteur anglo-saxon concentre son esprit sur la compréhension du point de vue français quant au suffrage féminin, il n'en comprendra pas davantage pourquoi les Français n'aiment pas manger des œufs au petit déjeuner. Et si, par hasard, il a une prédilection incorrigible pour l'œuf matutinal, il quittera peut-être la France mécontent de son séjour, parce qu'on ne lui a jamais expliqué ce mystère.

L'humble canne peut servir encore de cas hypothétique *ab absurdo*. En dehors des centres cosmopolites des Etats-Unis, beaucoup d'Américains sont disposés à la considérer, soit comme un signe d'infirmité physique, soit comme une affectation vestimentaire qui n'a aucune valeur utilitaire. Lorsque l'un d'eux vient à Paris, on conçoit qu'il peut éprouver de l'éloignement, peut-être à son insu ou malgré son bon sens, vis-à-vis des nombreux messieurs qu'il voit se promener dans les rues, une canne accrochée au bras. C'est un mystère des plus insignifiants, mais l'absence d'une solution pourrait le rendre irritant. Si on y ajoute, d'autre part, un nombre considérable de mystères de

la même exigüité, ce visiteur se trouve à la fin dans un état de perplexité des plus désagréables; et le défaut de compréhension en ce qui concerne une multitude de petites choses ne tend pas à la confiance complète à l'égard des grands principes.

Supposons, au contraire, que le jour même où cet Américain est arrivé en France un journal en langue anglaise commentait fortuitement, dans un coin modeste, l'état honorable et la respectabilité générale de la canne chez les Français. Il aurait appris que beaucoup de Français la considèrent comme un complément agréable du costume, un régulateur du pas, un absorbant du surplus d'énergie nerveuse, un compagnon sympathique pour le flâneur solitaire et, enfin, un instrument tout à fait estimable, que les Français ont toujours porté parce qu'ils l'affectionnent. Ainsi un petit mystère aurait été dévoilé et la confiance restaurée sur un point de méfiance virtuelle.

Les journaux ne peuvent naturellement pas consacrer toutes leurs colonnes aux œufs et aux cannes. Mais les constituants insignifiants de la vie quotidienne d'un pays sont à décomposer en même temps que les éléments plus importants, si ces organes veulent réussir à présenter au lecteur une interprétation intégrale des attributs d'une race. Un compendium des données interprétatives recueillies dans les numéros d'un journal à travers une période de dix ans ne serait peut-être pas assez complet pour plaire au savant exigeant mais il est probable qu'il offrirait un tableau fidèle de tous les faits essentiels et de la plupart des trivialités qui constituent le caractère d'un peuple.

La tâche ardue de traduire aux Anglo-Saxons la pensée des Latins français n'est pourtant qu'une partie de la fonction de ce journal, car il joue un double rôle : il cherche en même temps à représenter les attitudes anglo-saxonnes aux yeux du lecteur français afin que celui-ci puisse trouver, lui aussi, l'éclaircissement de ce qui lui est mystérieux. Il doit parler au nom de la majorité du peuple proprement dit, et non pas au nom des gouvernements ou des partis politiques.

Certaines insuffisances à cet égard sont à noter encore aujourd'hui; elles sont dues en partie au fait que les rédacteurs savent que leur journal est surtout destiné aux lecteurs anglo-saxons, les lecteurs étrangers étant en minorité, et en partie aux

difficultés que rencontrent ces journaux pour l'adoption d'une règle de conduite bien définie. Pour éviter l'ostentation et ne pas donner l'apparence de la vanité, la presse a sans doute été amenée à tomber dans l'extrémité contraire. Néanmoins, tandis qu'ils laissent, à juste titre, à leurs confrères français une part de ce travail d'interprétation, les journaux anglo-saxons n'ont jamais hésité à exposer avec conscience la pensée représentative de leur pays chaque fois qu'il a été évident que leur action était justifiée par la nécessité de donner des informations à cet égard aux lecteurs français.

Un exemple *ad hoc* de la façon dont il est pourvu au besoin qu'éprouvent parfois les Européens d'une explication autorisée des vues américaines et d'une exposition intelligente de certains faits qui, dans leur essence, se trouvent de la compétence d'un journal américain, c'est l'analyse complète de la situation monétaire, du plus haut intérêt à l'époque, telle qu'elle fut publiée par le *New York Herald* :

« Une confusion considérable paraît régner en Europe en ce qui concerne la situation monétaire et l'organisation du système financier des Etats-Unis. La même confusion prévaut quant au plan Hoover établi récemment pour pourvoir aux besoins bancaires du pays, sans entraver ou heurter le *Federal Reserve System* — l'institution bancaire des Etats-Unis.

« En raison de cette confusion le *New York Herald* a jugé bon de se procurer, tant auprès des experts bancaires américains actuellement en Europe, que par des dépêches de New-York, des renseignements authentiques à l'égard du montant de la réserve d'or et de la position financière des Etats-Unis, d'après le relevé du 8 octobre du *Federal Reserve Bank*. Le *New York Herald* présente, en outre, à ses lecteurs, une explication claire du plan Hoover.

« ...Ces renseignements pourront servir à réfuter les rumeurs, ébruitées par certains écrivains financiers européens, tendant à faire croire que le projet Hoover aurait des attaches avec le *Federal Reserve System*, et que c'est un pas vers l'inflation. (1)

On doit noter tout d'abord que cette explication, venant à

(1) Voir le *New York Herald* du 16 octobre 1931, p. 1, col. 1.

un moment où l'on constatait chez beaucoup d'Européens une inquiétude considérable concernant la stabilité des finances américaines, était destinée principalement à ceux-ci plutôt qu'aux lecteurs américains qui, eux, n'éprouvaient pas d'appréhension. L'analyse, publiée de façon apparente en première page, n'était pas une note éditoriale dans le sens ordinaire du mot, car elle usurpait les colonnes consacrées habituellement aux informations mondiales importantes. Elle représentait tout simplement le désir d'un journal américain de parler en citoyen des Etats-Unis, et de la part du peuple américain, à un groupe considérable de Français et autres Européens. Cette déclaration fut lue, non seulement par les lecteurs qui ont l'habitude de parcourir les pages du *Herald*, mais également par tous ceux qui ne lisent jamais que les journaux français. La reproduction fréquente, dans les feuilles parisiennes et provinciales, de déclarations de ce genre faites par les journaux en langue anglaise élargit ainsi beaucoup la voie par où la pensée britannique et américaine peut être transmise à des millions de français. (1)

Une indication plus familière de l'attitude américaine touchant un sujet d'intérêt spécial à la France se voit dans un extrait du commentaire éditorial du *Chicago Tribune* sur le départ du groupe de maires américains qui avaient été les hôtes de la ville de Paris :

« Les maires représentaient la nation américaine et ont ajouté sans doute à l'étrange légende de notre pays. Toutefois, il ne faut pas oublier que chacun crée ses propres antécédents et ses propres traditions tout en parcourant son chemin. Il n'y eut ni robe à la Tudor, ni ornements. Il n'y eut rien que de la bonne humeur en abondance et de l'impétuosité. De cette simple façon les maires américains sont venus. Ils sont partis meilleurs et ont laissé la France sous une meilleure impression. » (2)

On a constaté pendant ces dernières années une tendance plus forte et plus fréquente à reconnaître les devoirs de la presse anglo-saxonne envers ses lecteurs français. L'indifférence et la

(1) Le *Herald* et le *Daily Mail* échangent quotidiennement avec le *Matin* tout le contenu de leurs pages, tandis que le *Tribune* et le *Petit Parisien* ont un système semblable.

(2) Voir le *Chicago Tribune* du 5 juillet 1931, p. 4, col. 1.

méfiance de ces lecteurs ont depuis longtemps cessé d'être des causes d'inquiétudes pour les éditeurs; la confiance s'est établie peu à peu et, avec le temps, elle est devenue complète. Le discret *Herald*, qui avait un peu l'air d'une grande dame, eut peut-être raison de ces difficultés plus aisément que le *Daily Mail*, qui insistait parfois trop sur les sujets politiques ou nationaux, et le *Chicago Tribune*, dont les méthodes pour la présentation des informations étaient un peu théâtrales. Dans tous les cas, l'augmentation des lecteurs étrangers sur tout le Continent et particulièrement en France, ainsi que la reproduction, par les plus grands journaux français, des commentaires et des informations de la presse en langue anglaise, démontrent la confiance qui existe maintenant quant à la rectitude et à l'intégrité de cette dernière.

Il est un autre aspect important, et parfois très amusant, de ces journaux, qui présente à toutes les classes de lecteurs l'occasion de faire des échanges d'opinions et de comparer leurs coutumes. C'est la colonne des lettres. Ce forum journalistique est un rendez-vous international où Français, Anglais, Hongrois, Américains, s'entremêlent quotidiennement pour s'apitoyer sur des infortunes communes, pour commémorer des joies naturelles et pour défendre des opinions contraires. Le journal devient lui-même un auditeur impartial de ces débats amicaux entre races différentes.

Les trois journaux quotidiens ont « un coin réservé aux lecteurs ». Mais c'est peut-être le « Mailbag » (sac à lettres) du *Herald* qui est le moyen favori de ces communications. Le fonctionnement de cette institution est automatique; c'est, en effet, une espèce de mouvement perpétuel épistolaire. Le journal annonce, par exemple, la mort à Philadelphie de M. X., qui avait fait des explorations au Brésil. Quatre jours plus tard, un lecteur écrit de Téhéran: « J'ai lu avec intérêt votre excellent article sur M. X. Je vous ferai remarquer pourtant des erreurs qui sont à rectifier pour que justice soit rendue à l'explorateur. C'est en Bolivie et non pas au Brésil qu'il a fait ses recherches, etc. ». Encore trois jours se passent, et on reçoit de Varsovie une lettre signée d'un nom plein de consonnes, qui fait observer au Monsieur de Téhéran que ce n'est ni au Brésil, ni en Bolivie, mais

bien au Pérou que M. X... est allé étudier. Pour y mettra fin, il y a ensuite la répartie écrasante d'une bonne dame parisienne indignée : « Je ne vois pas ce que cela peut faire, où M. X... a fait ses explorations, mais je crois bien que l'on diffame un mort en faisant parade de son nom dans les journaux à cause de la faiblesse en géographie de tous les correspondants ! Moi, je le crois un brave homme, n'importe où il est allé. »

Une lectrice d'Helsingfors, qui fait savoir dans le « Mail-bag » son désir de connaître une bonne recette pour la préparation d'un *Yorkshire pudding* sera peut-être inondée de bienveillants conseils de la part de collaboratrices désintéressées du Caire, de Nice et de Dantzig, et l'anti-prohibitionniste qui écrit son opinion à Biarritz trouvera probablement un antagoniste à Riga. Ces colonnes de la presse anglo-américaine sont les centres d'échange d'opinions les plus cosmopolites. Elles valent en elles-mêmes le prix de l'abonnement et, tandis qu'elles font rire par leurs ripostes parfois foudroyantes, elles constituent en même temps un fond véritable de compréhension interracial sur d'importantes questions.

En guise de résumé, on peut répéter que les journaux anglo-saxons de Paris concentrent leur énergie mécanique sur la présentation des informations mondiales, en consacrant la place d'honneur à ce qui intéresse particulièrement les lecteurs britanniques et américains. C'est là une activité plutôt commerciale, qui pourvoit à la subsistance financière. Mais il faut ensuite ajouter à cette fonction importante, mais superficielle, une unité dynamique morale et intellectuelle qui, pendant plus d'un siècle et plus encore aujourd'hui, a tendu constamment vers un but : le maintien et le développement des liens qui rattachent les civilisations anglo-saxonne et française.

Dans tout le cours de son existence, cette presse anglo-américaine a été un agent puissant pour l'établissement sur des bases solides et l'élargissement progressif d'une amitié qui se traduit de jour en jour en termes de plus en plus pratiques. La tâche a deux aspects. Il faut présenter intelligemment à la vue des Anglo-Saxons les éléments essentiels, puis secondaires, de la civilisation gallo-latine; en même temps, ces journaux doivent se dresser en porte-parole et en interprètes respectés de la pensée

de la majorité des Américains et des Anglais. Ils satisfont actuellement à ces conditions, après avoir traversé une longue période de formation, où des transitions d'ordre mécanique plutôt que moral étaient les plus évidentes. Ils ont une influence, directe ou indirecte, sur des milliers d'Anglo-Saxons, de Français et autres Européens, et leur caractère pratique, ainsi que leur utilité générale sont faciles à démontrer.

Toute prédiction quant à l'avenir de la presse en langue anglaise de Paris est soumise à de nombreux facteurs extrinsèques, qui pourraient toucher au journalisme mondial ou simplement au journalisme français. Les mouvements du change, les fluctuations touristiques inattendues, une grande guerre, des changements dans les communications et les transports mondiaux, la décadence ou la dissémination plus générale d'une des grandes langues du monde, toutes ces contingences imprévisibles pourraient ralentir ou accélérer le développement de ces journaux. En dehors de pareilles influences, il paraît pourtant raisonnable d'affirmer que l'avenir donnera aux journaux de Paris en langue anglaise une utilité et une importance plus grandes, tandis que des rapports plus directs et des liens plus étroits réuniront l'Anglo-Saxon et le Français.

LISTE DES OUVRAGES, JOURNEAUX ET DOSSIERS CONSULTÉS

Auteurs

- Andrews (Alexander). — *The History of British Journalism*, Londres, 1859.
- Avenel (Henri). — *Histoire de la Presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, Paris, 1900.
- Bleyer (William G.). — *The History of American Journalism*, Cambridge, Massachusetts, 1927.
- Cochran (Joseph W.). — *Friendly Adventurers*, Paris, 1931.
- Deschiens (François-Joseph). — *Collection de matériaux pour l'histoire de la Révolution de France depuis 1787 jusqu'à ce jour; Bibliographie des Journaux*, Paris, 1829.
- D'Eguilles (Marquis). — *Etat des Anglais, Ecossais et Irlandais réfugiés à Paris*, Fonds Stuarts, Archives du Ministère des Affaires Etrangères.
- Escott (T. H. S.). — *Masters of English Journalism*, Londres, 1911.
- Hatin (Eugène). — *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, 1866.
- Loraine (nom de plume). — *English Journalism in France*. Article dans le *Saint James's Magazine*, Mai, 1863, Londres.
- Park (Robert E.). — *The Immigrant Press and Its Control*, New-York, 1922.
- Seyl (Ant.). — *La Technique du Journal*, Paris, 1925.
- The Time (de Londres). — *Tercentenary Handlist of English and Welsh Newspapers, Magazines and Reviews*, Londres, 1930.
- Watt (Robert). — *Bibliotheca Britannica*, Londres, 1824.

Collections de Journaux par ordre chronologique (Bibliothèque Nationale)

- The Paris Mercury and Continental Chronicle* (3 numéros).
- The Argus, or London Review'd in Paris* (8 volumes).
- Galigani's Messenger* (incomplet).
- Le Polyglotte* (Spécimen).
- Both Sides of the Question* (Numéro du 7 avril 1830).
- The Paris Herald* (Numéro du 20 décembre 1835).
- The Paris Sun* (Numéro du 26 septembre 1936).

Le Lucifer (1 volume, 1847-50).

Le Messenger Franco-Américain (1 volume, mars-décembre 1850).

Paris Correspondence (1 volume, octobre-décembre 1852).

Europe et Amérique (5 numéros).

Paris Court News and General Advertiser (1 volume, janvier-décembre 1853).

Parisian Correspondence (1 volume, juillet-décembre 1853).

The Continental Gazette (2 volumes, 1868-68).

European Press Correspondance (Numéro du 4 décembre 1868).

The Paris Gazette (Numéro du 19 août 1869).

The European News (1 volume, 1870).

Paris Echo (7 numéros).

The Continental Gazette and Swiss Times (Numéro du 24 septembre 1875) (1)

The Parisian (9 numéros).

The Morning News (5 volumes, 1883-87).

Aux bureaux des Journaux

The New-York Herald (collection complète).

The Daily Mail (collection complète depuis 1914).

The Chicago Tribune (collection complète).

Dossiers de la Presse parisienne

(Archives Nationales)

The Advertiser.

The American Advertiser.

The American Business Guide for Paris and the Departments.

The American Tablet.

The American Messenger.

The Continental.

The Continental Gazette.

The Continental Herald and Swiss Times.

Directory of Americans in Europe.

The English and American Intelligencer.

Galignani's Messenger.

The Illustrated Paris News.

The International Observer.

The London Express and Paris Advertiser.

The London and Paris Observer.

The London and Paris Gazette.

The Paris Herald Renommée.

The Paris Sun.

The Paris Times (1866).

The Parisian (1872).

The Parisian Chit-Chat.

(1) F¹8330, Presse parisienne, Archives Nationales.

Vu le 12 Janvier 1932
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES JOURNAUX

- American Advertiser, 42, 61.
 American Business Guide for Paris and the Departments, 36 note, 61.
 American Messenger, 42, 62.
 American Register, 26, 38, 39, 44, 47, 48, 62.
 American Register for Paris and the Continent, 38, 62.
 American Tablet, 40, 62.
 American Times and International Gazette, 40, 62.
 Argus, or London Review'd in Paris, 17, 20, 61, 63.
- Both Sides of the Question, 28, 61.
- Chicago Tribune, 52, 56-59, 62, 67, 69 note, 74.
 Continental Gazette, 43, 62.
 Continental Herald, 26, 37, 38, 42, 62.
- Daily Mail, 26, 52-56, 62, 66, 67, 70, 74.
 Directory of Americans in Europe, 43.
- English and American Intelligencer, 36 note, 61.
 Europe et Amérique, 32, 61.
 European News, 41, 62.
 European Press Correspondance, 39, 62.
 Evening News, 45, 56.
- Figaro, 47.
- Galignani's Messenger, 21-31, 36, 41, 47 note, 48, 53, 61.
 Gazette des Etrangers, 37.
- Illustrated Paris News, 43, 62.
 Intransigeant, 12 note, 67 note.
- Journal de l'Amérique du Nord, 31 note.
 Journal du Soir, ou Moniteur Anglo-Français, 14.
- London and Paris Courier, 30, 61.
 London Express and Paris Advertiser, 28, 61.
 Lucifer, 31, 61.
- Matin, 46, 47.
 Messenger Franco-Américain, 31, 61.
 Moniteur Universel, 33, 34.
 Morning Herald, 48.
 Morning News, 26, 38, 45-49, 53, 62.
- New-York Herald, 12 note, 26, 29 note, 38 note, 45, 48-53, 54, 55, 56, 58, 59, 62, 67, 68 note, 73, 74, 75.
 New York Herald Tribune, 52.
 New York Tribune, 51.
 News of the Week for Americans, 37, 62.
- Paris Advertiser, 28, 61.
 Paris American, 36, 37, 62.
 Paris Chronicle, 34.
 Paris Correspondance, 32, 33, 61.
 Paris Court News and General Advertiser, 33, 61.
 Paris Daily Post, 55 note.
 Paris Echo, 42, 62.
 Paris Gazette, 40, 62.
 Paris Herald, 29, 43, 61, 62.
 Parisian, 40, 44, 62.
 Parisian Chit-Chat, 40.
 Parisian Correspondence, 33, 61.

- Paris Mercury and Continental, 15, 16, 17, 61. Polyglotte, 27, 61.
Paris Messenger, 43.
Paris Register and Visitors Guide, 43, 62. San Francisco Examiner, 48.
Paris Sun, 30, 61. Sunday Despatch, 56.
Paris Times, 25, 30, 59-60, 61, 62. Swiss Times, 43.
Petit Journal, 47. Telegraphic News, 42, 62.
Petit Lucifer, 31, 61. Temps, 47.
Philadelphia Telegraph, 26.
-

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

- Acland**, 30, 61.
Adam (Albert), 34.
Alléon (François), 43.
Archambault (Gaston), 59.
Arène (Emmanuel), 47.

Barbou (Pierre), 57.
Bennett (James Gordon), 26, 45, 48, 51, 62.
Bionnier (Pierre), 38, 62.
Bishop (Cortland F.), 59, 62.
Bleyer (William G.), 48 note.
Byrne (F. O.), 40, 62.
Byron (Lord), 22.
Buchoz-Hilton, 31, 61.

Cassagne (Paul), 47.
Cassano (J. B.), 29, 61.
Chamberlain (Samuel S.), 45, 48, 49, 62.
Chambers (Julius), 49.
Clédat (Jean), 43.
Cochran (Joseph Wilson), 38 note.
Cohick (Frank), 49.
Coppée (François), 44.
Cornély (J.), 47.
Crampton (T. R.), 35 note.

Dagneaux (A.), 31, 61.
Daudet (Alphonse), 44.
Delarue (Jacques), 62.
Desjardins (Charles), 42, 62.
Dickinson (Thomas William), 28, 61.
D'Eguilles (Marquis), 14 note.

Evans (Thomas W.), 36, 38, 49, 62.

Farini (Pierre), 42.

Gaillard, 24.
Galignani (Anthony), 22, 25, 26, 30, 61.

Galignani (Giovanni A.), 21, 22.
Galignani (William), 22, 23, 25, 30.
Gardissal (Charles), 36 note, 62.
Gérard (Gaston), 11 note.
de Goncourt (Edmond), 44.
Gueffier, 15, 16, 61.
Guthrie, 36, 62.

Harnsworth (Alfred Charles, Lord Northcliffe), 53, 62.
Hartwick (Charles), 34.
Hearst (William Randolph), 48.
Herman (H.), 62.
Hills (Laurence), 52.

Ives (Albert C.), 45, 49, 62.

Kossuth (Lajos), 32.
Krémer (Henry J.), 37, 42, 62.

Laughlen (Alexandre), 36, 42.
Laval (Pierre), 67.
Leroux (Victor), 32, 61.

McClennen (Charles), 37, 42, 62.
McCormick (Robert R.), 62.
Metzer (Harry), 49.
Montagu-Hicks (George), 39, 40, 62.
Munsey (Frank A.), 51.

Northcliffe (Lord), 53, 62.

Orisse (ou Oresse), 31, 61.

Park (Robert E.), 10 note.
Patterson (Joseph M.), 62.
de Pène (Henri), 37, 62.
Perry (Sampson), 17, 18.
Pierre (François), 43, 62.
Pierson (Joseph), 56.
Poincaré (Raymond), 66.

Poinsignon (J. E.), 36 note, 62.
Prodhomme (Henri), 40, 62.

Ragot, 17, 18, 20, 61.
Reid (Ogden Mills), 51.
Renouard (Jules), 28, 61.
Reynolds, 30.
Richardson (George A.), 43, 62.
Rothermere (Lord), 56.

Scott (Sir Walter), 22.
Seyl (Ant.), 49 note.
Small (Alex.), 69, 70.

Stowe (Harriet Beecher), 44.
Sue (Eugène), 32.

Taillevis (Charles Carrole), 25.
Tardieu (André), 67.
Thacheray (William Makepeace), 22.
Turner (Turner), 43, 62.

Vallès (Jules), 47.

Wasson, 44, 62.
Watt (Robert), 18 note.
Wilks, 30, 61.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

SA RAISON D'ÊTRE. — Le désir qu'ont les Anglo-Saxons d'expression dans la langue maternelle. L'interprétation, du point de vue particulier de ces étrangers, des événements mondiaux. La nécessité où se trouvent les hommes d'affaires européens de faire appel à un organe approprié pour attirer sur leurs produits l'attention d'une classe importante de lecteurs.....	9
---	---

CHAPITRE II

SES ORIGINES (1792-1814). — L'in-plano publié par les partisans de Charles-Edward Stuart. Le <i>Journal du Soir</i> et les nouvelles de l'Angleterre. Le <i>Paris Mercury and Continental Chronicle</i> , premier organe anglais de Paris. L' <i>Argus, or London Review'd in Paris</i> , journal napoléonien. Le <i>Galignani's Messenger</i> , a une existence de plus de quatre-vingts ans	13
---	----

CHAPITRE III

SON DÉVELOPPEMENT (1814-1865). — Les rivaux nombreux du <i>Messenger</i> . Une longue série d'insuccès.....	27
---	----

CHAPITRE IV

LES PREMIERS JOURNAUX AMÉRICAINS (1860-1883). — Les progrès réalisés pour l'accélération des communications et pour rassembler les informations. La guerre civile aux États-Unis. Le <i>Paris American</i> , premier journal quotidien publié en France par des Américains. Une vingtaine de journaux qui n'eurent que des succès indifférents.....	35
---	----

CHAPITRE V

LES JOURNAUX D'AUJOURD'HUI (1883-1931). — Le commencement d'une ère journalistique anglo-américaine à Paris. Le *Morning News*, premier journal publié à Paris en langue anglaise qui ait pratiqué des méthodes modernes. La création du *Matin*. La fondation du *New York Herald* et le développement de cet organe. Le *Daily Mail*, point de départ d'une ère nouvelle du journalisme anglais en France. Le *Chicago Tribune* débute dès l'entrée des Etats-Unis dans la grande guerre. Le *Paris Times* (journal du soir)..... 45

CHAPITRE VI

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES JOURNAUX EN LANGUE ANGLAISE PUBLIÉS A PARIS. — Sommaire comprenant les dates de fondation, les noms des directeurs et les tendances de ces journaux..... 61

CHAPITRE VII

SON ESPRIT ET SON INFLUENCE. — Un point de contact entre la civilisation anglo-saxonne et la civilisation française. Plusieurs opinions énoncées par des notabilités Françaises à l'égard de la valeur de ces journaux. L'interprétation aux lecteurs anglo-saxons des ramifications multiples de la vie nationale française et la présentation aux yeux des lecteurs français des attitudes anglo-saxonnes. Un agent pour le développement des liens qui rattachent les deux civilisations..... 63

APPENDICE

Liste des Ouvrages, Journaux et Dossiers Consultés..... 79
 Liste Alphabétique des Noms cités..... 83
 Liste Alphabétique des Journaux cités..... 85
 Table des Matières..... 87

